

## LES COUPS DE PROJO DE L'ÉTÉ DE BERTILLE OLÉODUC

### SOMMAIRE

p.2-5 : LE CAS EDOUARD BAER (« La Bostella », « Akoibon »)

p.5-6 : SELECTION SPECIAL VACANCES (livres et albums)

p.6-7 : BD « Paracuellos » de GIMENEZ

p.7-8 : Percival EVERETT, « Glyphe » : quand un bébé très surdoué fait tourner en bourrique l'armée américaine, des psy aux dents rayant le parquet et même un curé pédophile

p.9 : « Pascal Brutal » de Riad Sattouf

p.9-11 : « El Topo » d'Alejandro Jodorowsky : un descendant sud-américain de Todd Browning sous L.S.D.

p.11-12 : Des dicos pas comme les autres (Pierre Desproges, Ambrose Bierce)

p.13-15 : Le film le plus drôle des frères Coen : « The Big Lebowski »

p.16-17 : Bientôt la rentrée littéraire : youpi !

p.17-20 : LE BESTIAIRE DU C.A.K.E. (Pierre Desproges, Alexandre Vialatte, Woody Allen, Eric Chevillard)

p.20-22 : « Clémence Picot » : l'anti-Amélie Poulain

p.22-23 : A lire pour se préparer à l'épreuve de philo du bac : « Spinoza encule Hegel » de Jean-Bernard POUY

p.23-27 : Les séries télé qui ont marqué le C.A.K.E. (« House », « Dexter », « Twin Peaks », « Le Royaume », etc.)

p.27-30 : L'univers élégamment loufoque de Wes Anderson (« La vie aquatique »)

p.30-35 : Dossier Woody Allen (« Whatever works », filmographie, nouvelles)

p.35-38 : « Thank you for smoking » : un film qui fera rire même les non-fumeurs (comme moi) et les futurs cancéreux (comme vous)

p.38-40 : « Modèle déposé » : l'unique et hilarant spectacle de Benoît Poelvoorde

p.40-41 : Les meilleurs albums de rock depuis le début de l'année

p.41-43 : L'univers barré et terriblement attachant de Michel Gondry

p.43 : # Enfin un film de zombies qui fout vraiment les chocottes : « REC » de Jaume Balaguero et Paco Plaza.

p.43-45 : « Tideland » de Terry Gilliam : Alice au pays des horreurs

## # LE CAS EDOUARD BAER

On a beau adorer Edouard Baer à la télé, on reste dubitatif quant à sa carrière de cinéaste, non qu'il n'en ait pas les capacités, loin de là, mais il semble qu'il manque d'ambition et n'ose pas aller au bout de ses envies. Sans jouer au critique tendance psy, regardons ses deux films de plus près et répétons encore qu'ils nous ont pas mal fait marrer.

### — « La Bostella »

Dans son premier film, on retrouve tout son univers complètement barré et doucement absurde. Entouré de sa bande de comédiens fétiches (en premier lieu le personnage de Chico qui perso ne m'a jamais tellement fait rire), Edouard Baer joue ce qui semble être son propre rôle (un comique de la télé qui a le vent en poupe et doit assurer une émission humoristique de 30 minutes en direct tous les soirs). Le pitch est simple (on a du mal à croire qu'ils se sont mis à deux pour écrire scénario et dialogues) : l'équipe de l'émission se retrouve pendant le mois d'août dans une villa dans le Sud pour répéter et mettre au point des sketches, drôles si possible. A part ça, Edouard se fait draguer par une jolie maraîchère, il inaugure un magasin de meubles (une des scènes les plus drôles du film), sympathise avec le voisin qui a l'air très cool jusqu'à ce qu'il se sente à l'aise et se révèle être un gros antisémite, doit rendre des comptes à sa productrice (Isabelle Nanty, extra comme d'habitude), se bourre la gueule dans les bistrots, s'inquiète pour sa santé (et ce n'est pas le doc — joué par Rollin, excellent — qui va le rassurer), accueille ses parents « Toune et Jacky » qui sillonnent la campagne avec leur camionnette pour faire des spectacles pour enfants, et bosse un peu mais alors juste un peu.

La magnifique jeep en carrelage de salle de bain bleu me donnerait presque envie de passer mon permis, mais vu que j'ai déjà du mal à maîtriser ma trottinette, je crois que je vais m'abstenir. Et puis, le film finit de façon très symbolique par la première émission de la rentrée avec Belmondo comme invité principal : tout est prêt, Edouard fait le tour des loges et a un mot et un sourire pour chacun, l'ambiance est bonne sauf que, une fois sur le plateau, l'invité n'est pas là : c'est son père qui s'assoit à l'emplacement prévu pour lui avec un panneau « Jean-Paul Belmondo » autour du cou. Un peu comme une métaphore du film : Edouard se tire une balle dans le pied et refuse de faire du cinéma. Complexe de l'humoriste qui a peur qu'on ne le prenne pas au sérieux ? Peut-être, j'en sais rien, j'suis pas psy mais c'est dommage parce qu'il pourrait nous faire du Woody Allen ou du Wes Anderson en plus farfelu ou encore du Cassavetes en plus drôle. Son deuxième film, « Akoibon » illustre cette « théorie » jusque dans son titre qui s'excuse déjà de ne pas aller au bout de ce que peut être le cinéma.

Extraits :

Edouard interviewe des gens anonymes joués par des acteurs :

— Madame, vous représentez, j'en chialerais presque, le pays réel.

— Oui, je suis directrice d'une fabrique de vin de noix qui emploie 400 000 personnes à Dunkerque, répond un gros chauve déguisé en femme en robe rose.

— Vous êtes le pêcheur personnel de Michel Platini.

— C'est vrai.

— Est-ce que c'est une activité à temps complet...ou y a du loisir quand même ?

Lors d'un repas un peu arrosé, en fin de soirée, le voisin qui a participé aux sketches toute la semaine se lâche :

— Moi, j'ai pas un nom à consonance israélite très forte donc je pensais jamais avoir l'opportunité de rencontrer des gens comme vous, des artistes, des gens de la télé, donc je suis très heureux ce soir. (Silence gêné.) Ca m'fait penser : vous connaissez l'histoire du nègre et du juif qui rencontrent une division S.S. en 42 ? Moi non plus mais je sais qu'elle finit bien.

Edouard inaugure un magasin de meubles, au côté de Focard, le directeur fier comme un paon et le moins qu'on puisse dire et qu'il y met du sien :

— On tripe Focard...combien je dois déboursier pour m'offrir une vie Focard, une vie de rêve ? Grosso modo...c'est dur à dire quand on est là et qu'on voit tout ce panel, ces couleurs, ces saveurs...oui, il y a des saveurs Focard, on peut lécher ce canapé, on en a plein la bouche.

— « Akoibon »

Avez-vous déjà assisté à l'explosion d'un film en plein vol ? C'est impressionnant. C'est exactement ce qui arrive à la cinquante-sixième minute de ce film quand Edouard Baer casse son jouet en nous montrant qu'il y avait un film dans le film. Preuve qu'il refuse la fiction, comme dans le premier, où l'on ne pouvait lui reprocher le manque de construction et le côté sketch puisque ça racontait justement les impros de sketches d'une bande ressemblant fort à la sienne. Ici, il ose la fiction (il joue non plus Edouard Baer le comique télé mais Daniel, un père de famille nombreuse ayant craqué sur une fille fan de Moustaki sur un forum consacré à la chanson française), tient la narration (beaucoup plus construite et complexe) et

les personnages pendant presque une heure avant de refuser de faire du cinéma en se sabordant par une réplique définitive assénée par Barnes à Jean-Mi : « Je te vire pas du spectacle, je te vire du film ». Ensuite, les quarante-quatre dernières minutes ne sont qu'un démontage assez pathétique, pénible et bavard du film et de la fiction : ce n'est pas drôle, pas intéressant et même un peu triste (on a l'impression que Baer ne se fait pas plus confiance comme réalisateur qu'au pouvoir de la fiction). Reste un casting époustouflant : outre Baer himself, on trouve Rochefort excellent en vieux beau has been à la Eddy Barclay, Poelvoorde en looser touchant méprisé par tous (y compris sa femme) mais qui veut bien faire, Chiara Mastroiani, Marie Denarnaud, François Rollin, sans oublier Jeanne Moreau effrayante en « marraine » de la pègre locale, Josée Dayan en Jaqueline Pommart alias « La femme qui a dit non à Keith Richards » et une apparition onirique de George Moustaki.

Si les personnages féminins ne sont pas très réussis, les films de Baer sont plein d'hommes à la dérive, pseudo-comiques mais franchement désespérés sous le masque du clown, à la limite de l'auto-destruction pour ne pas dire du suicide. Dans « La Bostella », il y avait le « gros chauve en poufiasse » qui pétait un plomb et cassait tout dans la salle de bain où Edouard se prélassait avant de sauter par la fenêtre, et le directeur de théâtre qui rêvait de monter Brecht et souffrait d'être pris pour un con lors des impros ; dans « Akoibon », c'est Rollin (en réalisateur raté) qui fait une pseudo-tentative de suicide au rasoir au niveau de l'arcade sourcilière et surtout Poelvoorde alias Jean-Mi qui se supprime par immersion dans la Méditerranée. Le film, outre quelques gags et répliques sympas, vaut surtout pour Poelvoorde auquel Baer offre un grand rôle tragi-comique (il n'a jamais été aussi bien au cinéma depuis « C'est arrivé », c'est dire).

#### Extraits :

— Tu sais pourquoi on fera jamais l'amour toi et moi ? demande Rollin, réalisateur à la fille de Barnes qu'il filme toute la journée.

— Parce que j'ai pas envie ?

— Quel âge tu me donnes ? demande Jaqueline Pommart à Nader.

— 65, répond-il après un long silence.

— Connard.

Un chanteur à guitare, peu au fait de l'actualité internationale, chante ces paroles :

« R.F.A., R.D.A., y a-t-il une chance que ce mur enfin tombe ? »

## # SELECTION SPECIAL VACANCES

Juillet, les vacances, le soleil, la canicule (s'il y a des milliers de morts, ce sera du pain béni pour le C.A.K.E. à la rentrée), les embouteillages, des milliers de gens en tongs qui puent des pieds, des ploucs ringards se baladant torse poil dans les lieux publics, les touristes allemands envahissant nos belles villes françaises, etc. Alors, entre deux séances de bronzette et deux épisodes de Koh Lanta, voilà de quoi vous occuper.

### — Quelques bouquins d'altèque

Des livres de poche hilarants à glisser dans sa valise : François ROLLIN, « Les grands mots du professeur Rollin » (Points) ; « Monsieur Manhattan » qui regroupe les textes de sketches de Poelvoorde diffusés il y a quelques années sur Canal et dispo en DVD (Points Seuil) ; Woody ALLEN, « L'erreur est humaine » (J'ai lu ), « Destins tordus » (Pavillon poche), les nouvelles du cinéaste sont aussi drôles que ses (meilleurs) films ; « Grand livre de la méchanceté » (J'ai lu), le titre parle de lui-même.

Pour ceux qui ne peuvent pas partir et qui veulent se consoler en se disant que non, les voyages ne forment pas forcément la jeunesse, mais que partir en vacances c'est aussi devoir ingurgiter de la bouffe dégueue si on veut pas tomber d'inanition, se faire prendre pour des cons par les autochtones, les coups de soleil, les insulations, la guerre quotidienne contre les moustiques, j'en passe et des meilleures : Philippe SEGUR, « Vacances au pays perdu » (Buchet Chastel) pour l'option pays de l'Est tendance Borat et Eric CHEVILLARD, « Oreilles rouges » (Editions de Minuit) pour l'option Afrique éternelle. Précisons quand même que c'est très drôle.

Pour ceux qui préfèrent se moquer des auteurs de best-sellers que de les acheter : « Le Jourde et Naulleau. Précis de littérature du XXème siècle » de Pierre Jourde et Eric Naulleau (Mango), où les nazebroques style BHL en prennent pour leur grade (vraiment hilarant). Et parce que même les grands auteurs ont leurs travers, on se marre à lire les pastiches de Mark Crick dans « La soupe de Kafka. Une histoire complète de la littérature mondiale en 16 recettes » (Flammarion) et « La baignoire de Goethe. Bricoler avec les grands écrivains » (Editions Baker Street).

Juillet, les vacances, le soleil, la canicule (s'il y a des milliers de morts, ce sera du pain béni pour le C.A.K.E. à la rentrée), les embouteillages, des milliers de gens en tongs qui puent des pieds, des ploucs ringards se baladant torse poil dans les lieux publics, les touristes

allemands envahissant nos belles villes françaises, etc. Alors, entre deux séances de bronzette et deux épisodes de Koh Lanta, voilà de quoi vous occuper.

— De la musique coolos

Je vous propose du léger léger pour pas se prendre la tête et parce qu'on n'est pas tous obligé de se fader David "Fuck me I'm famous" Guetta ou la chanson de l'été de France 2 :

— « Valérie Lemerrier chante » : Je vous recommande en particulier l'inégalable et déjà culte dans certains milieux « Goûte mes frites » mais aussi le gonflé « 95 C » ou l'estival « Bungalow ».

Extrait « Goûte mes frites » : T'étais si drôle/ T'en souviens-tu ? / Avant qu'il te colle toujours au cul/ Moi j'en ai marre de t'voir souffrir pour ce ringard en gilet de cuir/ Oublie-le vite/ Oublie ce type/ Viens goûte mes frites/ De plus en plus je l'ai dans le nez/ Surtout quand il t'appelle Puce/ Qu'est-ce qu'il a de plus que les autres types ?/ Quoi ! Canal plus !/ Faut qu'tu le quittes.

— Karl Zéro « Songs for Cabriolets and otros tipos de vehiculos » : Idéal pour les trajets en bagnoles, comme son titre l'indique, la plupart des chansons sont en espagnol mais pour le non hispanophones j'en ai trouvé une en français écrite par Zéro lui-même.

Extrait « Inouï » : « Chérie quand j'évoque ton corps, j'ai chaud / Je nous revoie sur cette playa tout près d'Acapulco (...) Chérie tais-toi /Tu es mon fantastique aztèque /Tu es belle comme une pastèque en plastique/ Unissons nos corps inouïs ».

— Héléna « Fraise vanille » : Héléna (oui, oui, la sœur de Lio et la femme de Katerine) reprend 19 chansons de Rezvani, dont beaucoup ont été chantées par Jeanne Moreau il y a longtemps (maintenant, c'est sûr elle aurait plus de mal). Ces chansons sont toutes plus belles les unes que les autres et Héléna leur redonne une fraîcheur et une modernité étonnante qui nous fait souvent préférer sa version à l'originale.

**# BD « Paracuellos » de GIMENEZ (Fluide Glacial)**

Faisant appel à ses souvenirs, Gimenez raconte en quelques pages des petites anecdotes amusantes et/ou cruelles sur les différents orphelinats où il a grandi. Il est un enfant (un petit aux oreilles décollées et à l'air ahuri toujours en train de dessiner ou de lire une BD) parmi d'autres. On est choqué par la discipline militaire alliée à la propagande religieuse (il est vrai qu'on est en pleine période franquiste) et la perversion des "éducateurs" encadrant ces enfants souvent orphelins ou fils de parents très pauvres ou malades. Heureusement ces

gosses sont plein de vie et d'imagination, ils ont plus d'une corde à leur arc (ils se tirent souvent dans les pattes mais savent unir leurs talents et leurs maigres richesses pour faire un théâtre de marionnettes ou gagner un concours de dessin et être publiés dans une revue). Enfin, c'est des gosses et comme tous les gosses, ils font des conneries (ils mangent la peau des melons par exemple) et font tourner les adultes en bourrique.

Très bonne BD émouvante et drôle sur une bande de gamins luttant contre la faim, la soif et surtout le manque d'affection et la cruauté des adultes dirigeant l'orphelinat.

**# Percival EVERETT, « Glyphe » (Actes Sud) : quand un bébé très surdoué fait tourner en bourrique l'armée américaine, des psy aux dents rayant le parquet et même un curé pédophile**

Ralph est un drôle de bébé qui, à un an et demi, a décidé de ne pas parler mais lit les structuralistes, écrit romans et poèmes, même s'il tète encore sa mère et fait dans ses couches. Il surnomme son père « Le Bouffi » et comprend tout de son manège avec l'étudiante de troisième cycle qu'il drague devant ses yeux. On flirte avec le surnaturel quand le bébé écrit des messages complexes, plein d'ironie (pour ne pas dire de foutage de gueule) à son entourage. Tout le monde veut s'approprier l'enfant prodige : une psy pour enfants ambitieuse voulant ruiner les théories de Piaget (« Aux chiottes Piaget » dit-elle), une autre chercheuse appelée « femme au singe » par la première parce qu'elle se balade avec un singe qu'elle essaie d'élever comme un enfant, mais aussi l'armée qui veut utiliser sa mémoire extraordinaire, sans parler d'un couple mexicain en mal d'enfants qui le rebaptise Pepe.

On pense souvent à Woody Allen (les hommes sont rarement à la hauteur sexuellement, Barthes dialogue avec Dieu, le père de Ralph est un universitaire structuraliste, romancier raté, etc.). La fin est très C.A.K.E. : bagarre générale entre un curé pédophile, une équipe de télé venue faire un reportage sur l'éclosion des iris dans le presbytère, deux femmes psy au fort caractère, un colonel grande gueule, la mère de Ralph et Roland Barthes himself.

Les dialogues sont savoureux et les personnages secondaires excellents.

Extraits :

Les deux psy en cavale sont allées squatter chez un ex d'une des deux, elles le menacent avec une arme.

— Partez quand vous voulez, dit Melvin. Je n'appellerai pas la police, je le jure. Allez-vous-en et je dirais que je ne vous ai jamais vues.

— Arrête les supplications, Melvin, lâcha Davis, d'un ton sec. C'est pour ça que je t'ai quitté. Toujours à supplier. D'abord pour qu'on baise, après pour que j'arrête.

— C'est moi qui t'ai quittée, espèce de pute à primates.

— Continue à rêver.

— Cette fois, ça suffit ! fit Melvin en se levant. Dehors toutes les deux, et que ça saute putain !

Davis et Steimmel se regardèrent et éclatèrent de rire.

— Je vais à Miami pour l'orgie du président. Vous n'êtes pas invité ? Evidemment non. Vous n'êtes qu'une limace pathétique dans l'échelle des créatures, dit le colonel à un lieutenant.

— Le président est un putain de trou-du-cul. Il ne voit pas la différence entre son cul et ce connard qui lui sert de vice-président. Un putain d'enfoiré aussi, celui-là.

Il secoua la tête.

— Nixon, ça, c'était un président. Mains moites, lèvres tremblantes, prêt à poignarder dans le dos. Oui, ça au moins, c'était un président, dit le colonel.

Deux psy prônent des méthodes alternatives pour soigner les maladies mentales.

— Tout ce point autour des maladies mentales, ce n'est que pour dégoter des fonds, acheter des médicaments, construire des hôpitaux.

— Mais, croyez-moi, si vous pointez un Magnum 11mm sur le front d'un paranoïaque schizophrène et que vous appuyez sur la détente, ça va le remettre d'aplomb.

— Dans un sens ou un autre.

Sur quoi les deux docteurs se mirent à rire.

### **# « Pascal Brutal » de Riad Sattouf**

Enfin, je sais que ça peut faire bobo, mais je vous conseille de lire les Inrocks avec cet été en prime les aventures inédites de Pascal Brutal de Riad Sattouf, qui perso me font beaucoup plus rire que « Les beaux gosses » parce que l'acné et le truc de la chaussette ça va deux minutes (mais il est très probable que ce film ne s'adresse pas à moi).

**# « El Topo » d'Alejandro Jodorowsky : un descendant sud-américain de Todd Browning sous L.S.D.**

Enfin un film culte qui mérite vraiment ce qualificatif trop souvent usurpé (pour certains, « Les Ch'tis » est sûrement un film déjà culte alors qu'il s'agit seulement d'une merde populacière à l'humour rance de fin de mariage moisi). Alejandro Jodorowsky (né en 1929 au Chili, il est réalisateur, peintre, romancier, poète, auteur de B.D. et tire les cartes dans un bistrot parisien) a réalisé « El Topo » en 1970 et c'est peu dire que c'est un film extrêmement ancré dans son époque (un peu comme « Easy Rider » à peu près à la même époque) : film complètement barré, 100% psychédélique, anarchiste, d'une violence folle et d'un érotisme débridé, d'une beauté remarquable, saturé de la lumière aveuglante du désert. Le film s'est fait avec des acteurs non professionnels, en très peu de temps, avec peu d'argent (et le soutien providentiel de Yoko Ono et John Lennon) dans les décors mexicains laissés par Peckinpah qui venait de tourner « La Horde sauvage » (autre œuvre culte qui n'est pas loin de détenir le record du plus grand nombre de mecs flingués dans un film, hors films de guerre). Le titre fait référence au nom du héros, un hors-la-loi (joué par Jodorowsky lui-même) dont on suit le parcours initiatique en plein désert où il défie les Quatre maîtres du désert pour l'amour d'une femme. Il deviendra un quasi saint et délivrera une communauté de parias. Le réalisateur admire plusieurs réalisateurs mais il semble que son cinéma se rapproche surtout de Bunuel (le Bunuel première période, celui du « Chien andalou ») et des surréalistes.

Certaines scènes sont d'une beauté et d'une violence à couper le souffle (Jodorowsky a d'ailleurs dû affronter la censure) : on n'avait jamais vu ça au cinéma auparavant. Il ne s'agit pas cette fois, vous l'aurez compris, d'une de ces comédies potaches et de plus ou moins mauvais goût comme on les aime tant au C.A.K.E., là on change carrément de catégorie. Donc, exceptionnellement, pas d'extraits de dialogues drôles : pour être honnête, on aurait bien du mal à en trouver, le film étant très peu dialogué. C'est un film contemplatif, qui se regarde avec attention, dont on a envie de détailler presque chaque scène, tant elle ressemble à un tableau (le réalisateur revendique l'influence de Goya ou Velasquez). On y voit des centaines d'animaux (lapins, chèvres, cochons, un lion, des chevaux) morts ou vivants, des cadavres, des flaques de sang (à l'époque, n'oublions pas que le cinéma gore n'existait pas). Il y a également beaucoup de scènes érotiques, à tendance sado-masochiste qui ne donnent pas forcément le beau rôle à la femme (le réalisateur reconnaît lui-même que sa vision des femmes était machiste à l'époque et qu'il a évolué sur ce point). Le film est plein de marginaux, voire de « monstres » (travestis, prostituées, nains, handicapés divers, vieilles femmes ressemblant à des sorcières) dont le réalisateur exploite au maximum les « gueules », les corps hors-norme et les mouvements atypiques.

C'est un film sur la filiation, sur le parcours initiatique d'un homme vers la sagesse, jusqu'à la sainteté (la dernière scène signifie clairement qu'El Topo est devenu un saint puisque les abeilles viennent sur sa tombe). C'est surtout un film qui ressemble à un rêve virant souvent au cauchemar, se souciant peu du réalisme et où tout est symbolique et peut être interpréter. « El Topo » vaut, selon moi, surtout pour sa beauté visuelle du premier au dernier plan (il dure deux heures) et j'avoue que je suis beaucoup moins sensible au message d'amour universel et au discours pseudo-mystique un peu oiseux (le film est plein de symboles religieux et mystiques dans un étonnant syncrétisme religieux qui mélange soufisme, religion tibétaine, chinoise, catholicisme, chamanisme, etc.). Quoi qu'il en soit, c'est un film à pirater d'urgence si, comme moi, vous avez bien envie de chier sur le crâne vide et semi-chauve de Frédéric Mitterrand vantant Hadopi 2.

#### Quelques scènes marquantes :

— La scène d'ouverture commence fort : El Topo traverse un village avec son fils (âgé de 7 ans, il est nu, hormis un chapeau, il vient d'enterrer son ours en peluche avec une photo de sa mère et on comprend que c'est un rite d'entrée dans sa vie d'homme) : tout le monde (humains et animaux) est mort ou à l'agonie (pour les amateurs de manga, cette scène n'est pas sans rappeler le début de *Kenshin le Vagabond*). On voit un piquet haut de plusieurs mètres sur lequel est planté un cadavre de femme, tel un vulgaire morceau de viande sur une brochette. Quand ils rentrent dans une grange, ils y trouvent des dizaines hommes pendus. Puis El Topo pousse son fils à tuer un homme à terre et le gamin le fait sans rechigner.

— Deux infirmes essaient de monter à une échelle : celui qui n'a pas de jambes est sur le dos de celui qui n'a pas de bras. Cette scène fait partie des scènes comiques ou grotesques qui parsèment le film.

— Une des scènes les plus belles du film (qui aurait pu faire une affiche d'altèque) : dans le désert, sous un ciel très bleu avec quelques nuages, on voit au premier plan un lapin blanc mort sur lequel est perché un corbeau qui est en train de le bouffer, au loin El Topo arrive sur son cheval, au centre de l'écran, suivi par les deux femmes avec qui il voyage. Il s'approche du corbeau et du lapin, regarde autour de lui et voit un autre gros lapin blanc vivant celui-là (il s'agit d'une référence explicite à « Alice au pays des merveilles »), attaché à un fil, qui le mène au troisième maître.

— Un prêtre, en plein office, prend une arme et joue à la roulette russe avec ses fidèles : plusieurs personnes prennent l'arme, la place contre leur temps, tire et comme rien ne

se passe, crient au miracle, jusqu'à ce qu'un enfant essaie à son tour et...vous devinez la suite : il s'explode le ciboulot. Parfaite métaphore du caractère morbide de la religion.

— Dans une scène à la fois drôle et effrayante, des vieilles bourgeoises obèses en petite tenue se font chouchouter par un bel esclave noir (il leur coupe les ongles, leur met de la crème sur les mains, etc.) et sont visiblement très excitées. Au bout de quelques minutes, elles se jettent sur lui, le plaquent au sol et on entend des grognements de molosse pour symboliser cette violence du maître sur l'esclave.

— Dans les dernières minutes du film, des années ont passé, El Topo est devenu un saint, il vit avec une communauté d'estropiés dans une grotte dans la montagne, à l'écart de la société, fait des spectacles de pantomimes avec sa nouvelle femme, une naine (oh, pardon ! dois-je dire une « femme de petite taille » ?) qui est enceinte de lui. Il les persuade de descendre de leur montagne pour vivre avec les gens de la ville : on voit alors cette foule d'hommes, de femmes, d'enfants « freaks » (comme les « Freaks » de Todd Browning) qui descend en courant la montagne et entre en ville, sans aucune arme : ils sont massacrés sans sommation ni explication par les gens de la ville massés face à eux. El Topo descend la montagne, voit le carnage, hurle, pleure, et tue un maximum de personnes avant de s'immoler par le feu.

### **# Des dicos pas comme les autres**

Marre du petit Robert et du non moins petit Larousse ? Envie de profiter de l'été pour parfaire votre culture qui, avouez-le, est pour le moins lacunaire, pour ne pas dire pire. Voici deux ouvrages faits pour vous.

— **« Dictionnaire superflu à l'usage de l'élite et des bien nantis » de Pierre Desproges (Points)**

Comme le dit l'auteur dans la préface, ce dico a l'avantage d'être le plus petit du monde, avec une moyenne de 1 mot par lettre, avantage non négligeable quand on veut se targuer auprès de sa boulangère de mettre deux heures à lire un dico.

#### Extraits (3 définitions au hasard) :

— Endive : « La caractéristique de l'endive est sa fadeur : l'endive est fade jusqu'à l'exubérance. Sa forme, qu'on peut qualifier de n'importe quoi, genre machin, est fade. Sa couleur, tirant sur rien, avec des reflets indescriptibles à force d'inexistence, est fade. Son odeur, rappelant à l'amnésique qu'il a tout oublié, est fade. [...] L'homme qui s'adonne à

l'endive est aisément reconnaissable : sa démarche est moyenne, la fièvre n'est pas dans ses yeux, il n'a pas de colère, et sourit au guichet des Assedics. Il lit *Télé 7 jours*. Il aime tendrement la banalité. Aux beaux jours, il vote, légèrement persuadé que cela sert à quelque chose. »

— Kamikaze : « En temps de paix le kamikaze s'étiole. [...] Il est du devoir du chrétien d'assister son frère nippon aux portes de l'au-delà, sans compter qu'un militaire de moins c'est toujours ça de pris. [...] La femelle du kamikaze s'appelle la kamikazette. »

— National socialisme : « Le nazisme, tombé en désuétude en 1945 — excellente année pour les Bordeaux rouge, encore qu'on puisse lui préférer 1947 —, prônait le racisme, le militarisme, le progrès social et l'assiduité aux carnivals métalliques avec flambeaux et oriflammes à grelots. [...] Contrairement à la rage, le nazisme n'est pas remboursé par la sécurité sociale. Il est pourtant contagieux. »

#### — « **Le dictionnaire du diable** » d'**Ambrose Bierce (Librio)**

Pour présenter ce dico, quoi de mieux que de chercher la définition qu'en donne l'auteur ? « Dictionnaire : dispositif littéraire malveillant destiné à entraver l'évolution d'une langue et à la priver de souplesse. Le présent dictionnaire n'en est pas moins un ouvrage de la plus grande utilité ». Allergique à l'humour noir, s'abstenir (mais ça m'étonnerait qu'il y en ait ici, sinon qu'ils crèvent).

#### Extraits (6 définitions toujours au hasard) :

— « Vanité : hommage d'un idiot à la valeur de l'imbécile le plus proche. »

— « Persévérance : humble vertu par laquelle la médiocrité parvient à une réussite peu glorieuse. »

— « Intimité : relation dans laquelle sont providentiellement entraînés des imbéciles pour se détruire mutuellement. »

— « Erudition : poussière tombée d'un livre dans un crâne vide. »

— « Estime de soi : évaluation erronée. »

— « Chat : automate moelleux et indestructible fourni par la Nature pour recevoir des coups de pied quand les choses vont mal dans le cercle familial. »

— « Bonheur : sensation agréable qu'éveille la contemplation des misères d'autrui. »

#### # **Le film le plus drôle des frères Coen : « The Big Lebowski »**

On a beau être fans des frères Coen, on ne met pas tout dans le même panier : le dernier par exemple, « Burn after reading », est sympa mais sans plus, presque décevant pour un film de ces réalisateurs qui nous avaient habitués à bien mieux (« Fargo » ou « No country for old men » adapté du roman de Mac Carthy). J'ai donc décidé de vous parler ici de leur film le plus drôle : « The Big Lebowski » sorti en 1997. Ce film allie un casting aux petits oignons (Jeff Bridges en charmant loser et véritable cauchemar de belles-mères, John Goodman en ancien du Vietnam un rien soupe au lait, Steve Buscemi en gentil gars au cœur trop fragile, Julianne Moore en artiste féministe glaciale, John Torturo second rôle hilarant en champion de bowling très latin nommé Jésus), un scénario béton, une mise en scène recherchée et surtout des dialogues drôlissimes et qui sonnent juste en prime.

Jeffrey Lebowski, qui se fait appeler Duc (« The Duke »), est célibataire, sans emploi (et n'en cherche pas spécialement), il est ce qu'on appelle un mec « nature » avec cheveux longs et barbe négligée, il passe son temps à jouer au bowling, à boire et à fumer et à déambuler en short, tee-shirt à la propreté douteuse et sandales en plastoc dans les rues de L.A (un portrait qui rappelle étrangement le héros de l'excellente série « Earl »). Quand de fieffés saligauds viennent pisser sur son tapis et lui tremper la tête dans la cuvette des chiottes par erreur (celui qu'ils cherchaient était un autre Lebowski, sans rapport avec lui), c'en est trop : il demande réparation. De là, s'ensuit une série de péripéties, de quiproquos et de tentatives d'arnaques réciproques : il est mêlé à une demande de rançon pour Bunny, la jeune épouse du vieux paralytique et riche Lebowski et menacé par des Allemands accompagnés d'un furet... Où l'on croise aussi un vidéaste hilare à tête de fouine un rien flippant, un vieux cow-boy philosophe (et accessoirement voix off du film), et j'en passe. Enfin, la vérité éclate : Julien Doré n'a pas la paternité du port de la barrette pour homme, le Duc en mettait une quand il jouait au bowling .

#### Extraits :

Discussion entre le vieux Lebowski et Duc :

— Qu'est-ce qui fait qu'on est un homme, monsieur Lebowski ? demande le vieux sur son fauteuil roulant.

— J'sais pas...aucune idée.

— Est-ce la certitude d'avoir toujours agi à bon escient ?

— Oui, ça et une paire de testicules.

— Peut-être avez-vous raison.

— J'peux allumer un joint ?

Maud Lebowski, la fille du vieux, fait venir Duc chez elle : quand il arrive, elle est en pleine séance de travail, nue, tractée par un câble au-dessus d'une toile qu'elle peint.

— Est-ce que la forme féminine vous met mal à l'aise, Monsieur Lebowski ?

— C'est ce que représente ce tableau ?

— Oui, en un sens. Mon art déstabilise beaucoup par son côté vaginal, les hommes sont déstabilisés, le mot en lui-même les perturbe énormément : vagin.

— Ah oui ?

— Ils n'aiment pas l'entendre et le trouvent difficile à prononcer alors que sans même battre des cils ils parlent de leur bite, leur dard ou encore leur zézette.

— Zézette ?

Duc et son pote Walter boivent un coup dans un bar-restaurant et Walter élève la voix, la patronne leur demande de baisser le ton :

— Messieurs, vous pouvez pas élever la voix : c'est un restaurant familial ici.

— Ecoutez, j'ai des copains qui sont morts face contre terre dans les rizières pour que ce genre de restaurant familial puisse exister ! s'énerve Walter.

Débat autour des Allemands au furet : nazis ou nihilistes ?

— Putain d'histoire, se plaint le Duc, quand je pense que je pourrais être bien peinard avec des taches de pisse sur mon tapis, mais non il fallait que...

— Ces enculés de Boches : rien n'a changé, putain de nazis, dit Walter.

— C'était des nazis, Duc ? demande Denis, le troisième larron (joué par Steve Buscemi).

— Je t'en prie Denis : ils l'ont menacé de castration.

— Je pensais que c'était de nihilistes voilà...ils arrêtaient pas de dire qu'ils croyaient à rien.

— Des nihilistes, ça me tue. On peut penser ce qu'on veut de la doctrine national socialiste mais ça au moins c'est une culture, dit Walter.

Duc se retrouve dans la magnifique villa d'un producteur de film porno (qui est mêlé au kidnapping de Bunny) :

— Alors le porno business ça roule ?

— Ca, j’peux pas dire...je suis dans l’édition, le spectacle, le conseil en communication.

— En quoi vous classez « Déluge de poutres » ?

— Oui, malheureusement c’est vrai que le niveau a beaucoup baissé dans le domaine du spectacle pour adultes...c’est la vidéo Duc...maintenant qu’on doit se battre contre les amateurs, on peut plus se payer le luxe d’investir dans des choses aussi superflues qu’un scénario, une superproduction, des sentiments. On a complètement oublié aujourd’hui que le cerveau est de loin la plus importante zone érogène.

— Pour vous peut-être.

— D’un autre côté, les nouvelles technologies nous permettent de réaliser des choses très intéressantes dans le domaine de l’érotisme interactif, on n’arrête pas le progrès Duc : l’avenir sera 100% électronique.

— Mouais, moi je m’secoue toujours à la main.

— Ca m’étonne pas, répond le producteur en riant.

Walter refuse de faire une compétition de bowling le samedi parce que c’est shabbat, il exige qu’on déplace la compétition un mercredi, et ça énerve Duc :

— Arrête avec ton shabbat : t’es même pas juif.

— Quoi ?

— T’es pas juif, t’es Polonais et catholique.

— Tu sais bien que je me suis converti quand je me suis marié avec Cynthia.

— Ca fait cinq ans que vous êtes plus ensemble.

— Et alors ? Quand on divorce, on rend sa carte de bibliothèque ? On repasse le code ? On n’a plus le droit d’être juif ? Quand on est juif c’est pour la vie.

Walter, nostalgique.

— Qui on a en face aujourd’hui ? Des bouffeurs de dattes avec un torchon sur la tête, pas foutus de trouver la marche arrière sur un tank russe : j’appelle pas ça un adversaire » regrette Walter, en pleine guerre du Golfe (l’action se passe au début des années 90 et on a même droit à une apparition de Saddam dans un rêve de bowling du Duc.

**# Bientôt la rentrée littéraire : youpi !**

Alors quoi de neuf en librairie à la rentrée ? Rien, toujours les mêmes poids (très) lourds de la littérature (ou plutôt du commerce du livre) qui sont en tête de la liste de l'Express dès le lendemain de leur sortie.

— Vous voulez des nouvelles de la grande sœur d'Harry Potter ? Mais oui, vous savez la sorcière belge à chapeau qui se gave de fruits pourris. Si y avait que ses fruits qui étaient pourris ça irait mais malheureusement ses romans le sont aussi. D'après l'extrait que j'ai pu lire de son roman annuel (et oui encore un truc désagréable qui revient à chaque rentrée, un peu comme la taxe d'habitation), « Le voyage d'hiver », ce n'est pas encore avec celui-là que je vais changer d'avis sur ses talents supposés de romancière. Ce que je lui reprocherai surtout, outre son insipidité chronique, c'est qu'elle se croit drôle et qu'elle ne l'est pas une seule seconde, comme en témoignent toutes ses tentatives de gags qui tombent à plat lamentablement un peu comme un sketch d'Anne Roumanoff (je sais y en a que ça fait rire, mais nous au C.A.K.E. on ne mange pas de ce pain-là).

— On nous apprend que Grangé fera son retour en septembre avec un livre « encore gardé secret » et intitulé « La forêt des Mânes » : j'ai envie de dire « et s'il le gardait secret encore un an ou deux ? ». Avec un titre pareil, le type a l'air de s'autoparodier : mais qui a dit qu'Albin Michel avait jamais fait dans la dentelle pour vendre ses merdes par palettes entières, comme du « Canigou » en hypermarchés ? Dire qu'on coupe des arbres pour ça : ça me débecte, alors faites un geste écolo : n'achetez sous aucun prétexte le nouveau bouquin de Grangé, ou alors volez-le et envoyez-le à Sarkozy, cet insatiable lecteur de daubes (il a rencontré Marc Lévy pour voir de ses yeux la tronche d'un ringard qui vend des best-sellers à chier), en espérant qu'il fasse une rechute et crève pour de bon.

— Je ne m'attarderai pas sur le nouveau livre de F.B ; puisque vous savez, si vous avez lu ma bio, qu'on a eu une histoire ensemble (et oui : pour ceux qui pariaient sur François Bégaudeau, c'est raté) qui ne s'est pas très bien terminée, enfin bon je n'en dirai pas plus, à part que si ce mec n'est pas doué de ses mains, il l'est beaucoup plus avec ses pieds qui lui servent essentiellement (en plus de marcher comme tout le monde) à écrire ses livres. Il ne dit pas que des conneries puisqu'il s'est foutu de la gueule d' Amanda Sthers en disant qu'elle n'était pas un écrivain et que son film n'était qu'un navet dans une émission de radio sur France Inter, tout en promettant qu'il épargnerai le cinéma en ne réalisant pas de film (on s'en souviendra).

— Dans les premiers romans, on craint le pire avec Fayard qui publie Sacha Sperling, un « fils de » même si je sais pas de qui, ayant pondu un bouquin sur la vie des petits bourgeois

dans les beaux quartiers de la capitale. Franchement c'est tout à fait le genre de bouquin que j'ai envie de détester a priori mais j'irai quand même faire un tour au Centre culturel Leclerc le plus proche pendant ma pause-déjeuner pour en lire quelques lignes, histoire de pas critiquer sans savoir parce qu'en fait j'aime pas trop ça les a priori et on n'est pas l'abri d'une bonne surprise (bien que là, j'en doute beaucoup).

Si vous repérez un bouquin à sauver dans la multitude des livres au mieux médiocres au pire risibles, faites nous le savoir, je serai peut-être pas d'accord mais on peut toujours en discuter, on n'est pas des sauvages comme dirait Mémé Chouchen.

### # LE BESTIAIRE DU C.A.K.E.

Au CA.K.E., on est misanthrope mais on aime les animaux — un peu comme Brigitte Bardot mais en moins mariée avec un type du F.N. — et on vous le prouve aujourd'hui avec cette sélection d'animaux (dont on a piqué les définitions à Woody Allen, Desproges, Vialatte et Chevillard)

# Woody Allen : « Dieu, Shakespeare et moi », Points.

— Le croquin : « Le croquin est un monstre marin avec le corps d'un crabe et la tête d'un expert comptable assermenté. »

— Le grand rhou : « Le grand rhou est un animal mythique, qui a la tête d'un lion et le corps d'un lion, mais ce n'est pas un lion. Le rhou a la réputation de dormir pendant mille ans, puis de prendre soudainement feu, particulièrement s'il fumait au lit. L'apparition d'un rhou est généralement considérée comme maléfique, et précède la plupart du temps une famine ou une invitation à un vernissage. »

— La mougnaarde : « La mougnaarde est une grande souris blanche avec, imprimée sur l'estomac, les paroles de *Chantons sous la pluie*. La mougnaarde est absolument unique parmi les rongeurs, en ce qu'on peut en jouer comme un accordéon. »

# Pierre Desproges : « Dictionnaire superflu à l'usage de l'élite et des bien nantis », Points.

— Le pangolin : « Mammifère édenté d'Afrique et d'Asie couvert d'écailles cornées, se nourrissant de fourmis et de termites. Le pangolin mesure environ un mètre. Sa femelle s'appelle la pangoline. Elle ne donne le jour qu'à un seul petit à la fois, qui s'appelle Toto. Le pangolin ressemble à un artichaut à l'envers avec des pattes, prolongé d'une queue à la vue de laquelle on se prend à penser qu'en effet, le ridicule ne tue plus. »

— Le xiphophore : « Le xiphophore est un petit poisson de coloration variée, de six à dix centimètres de long, originaire du Mexique, très fécond, et qu'on trouve fréquemment dans les aquariums, à condition de le mettre dedans. (...) Comme la plupart des poissons, le xiphophore affiche en permanence une expression béate. C'est parce qu'il baise dans l'eau. C'est très très bon pour la béatitude. Au contraire, les gens qui n'ont jamais baisé dans l'eau, comme Adolf Hitler ou Ludwig Von Beethoven, affichent volontiers un air revêché. Au moment de se reproduire, le xiphophore émet un cri strident : « Christiane ! » pour appeler la xiphophorette qui arrive bientôt ventre à flotte, la caudale en feu. S'ensuit alors une danse d'amour effrénée dont le tendre spectacle ne peut que toucher le cœur de tout homme capable de supporter un documentaire écologique marin sans balancer ensuite une grenade offensive dans le lac d'Enghien. »

# Alexandre Vialatte : « Bestiaire », Arléa.

— Le cheval : « Qu'est-ce que le cheval ? Tout le monde a la notion du cheval. Si on ne l'a pas, il suffit à l'esprit de se représenter un âne, mais un grand âne avec la queue moins étriquée. Ou alors un bœuf en moins gros, sans corne et avec une crinière. Ou à la rigueur un homard, mais sans pinces et sans carapace, monumental, avec le poil luisant et des sabots qui sonnent sur une route asphaltée. Ou alors un très grand lapin, un gros lapin de cinq cent kilos qu'on pourrait atteler à une voiture et qui ressemblerait à un cheval. Ou encore un paquet de lapins, de cinq cent lapins d'un kilo pièce, agglomérés pour faire un lapin synthétique qui aurait une crinière abondante et une scelle de jockey. Bref tous les animaux sont propres à donner une idée du cheval à condition de les faire déformer par l'esprit dans le sens qui les rapproche réellement du modèle. »

— Le kangourou : « Le kangourou date de la plus haute antiquité. Scientifiquement, il se compose, comme l'Auvergnat, de la tête, du tronc et des membres. Quand Dieu le créa, pour la beauté de la chose, il y prit un plaisir extrême. Il le regarda d'un air étonné et ravi. Se caressa la barbe avec perplexité. Puis, le prenant entre le pouce et l'index, le laissa tomber sur l'Australie, patrie des animaux étranges. (...) Le kangourou foisonne. Le kangourou pullule. Le kangourou est au coin de la rue. »

— L'ours : « L'ours, aux premiers froids, gagne sa chambre souterraine. Il y dort contre le mur, debout, au garde-à-vous, parallèlement à sa femme. Cette position leur est facilitée par leurs pieds plats. L'ours a en effet les pieds plats. Il est de plus fidèle, monogame et bisannuel dans ses devoirs conjugaux. Tous les deux ans, il naît à l'ours et à sa femme un

ourson pas plus gros qu'un rat qui leur fait honte par sa taille ridicule. Petit à petit, il devient gros comme un ours, il mange une fillette de l'Ariège, on vend sa peau à un charcutier de la rue de Bucy et on le tue au bord d'un gave. »

# Eric Chevillard : « Palafox », Editions de Minuit.

— Palafox : « Certes, à première vue, tout laisse à penser que Palafox est un poussin, un simple poussin, puisque son œuf vole en éclats, un autruchon comme il en éclôt chaque jour de par le monde, haut sur pattes et le cou démesuré, un girafon très ordinaire, au pelage jaune tacheté de brun, un de ces léopards silencieux et redoutables, volontiers mangeurs d'hommes, un requin bleu comme tous les requins bleus, assoiffé de sang, en somme un moustique agaçant de plus, avec sa trompe si caractéristique, un éléphanteau banal, mais bientôt on se prend à en douter ».

Pour conclure, deux bestioles bizarres issues d'épisodes de *GARREC ET PALARDOUX* lisibles sur le blog :

— le Kriboulak (Saison 1, épisode 4) : le Kriboulak est un animal mythologique et, accessoirement le titre d'un poème hallucinatoire de 1918 écrit par une certaine Marie-Emilienne Grizaille. Dans cette oeuvre, que d'aucuns prétendent autobiographique, il est question d'un monstre mythologique qui tue des hommes et des animaux puis s'en approprie les pouvoirs en les incorporant à sa propre substance transcendée. Reconstitué par un tueur zinzin, cela ressemble à peu près à ça : « Sa tête est celle d'un poulpe au bec de canard et aux défenses de morse, surmontée de bois de cerf et de deux pieds fraîchement tranchés ; son corps est recouvert d'une trentaine de peaux d'animaux divers en patchwork — cougar, gorille, yack, lion, chihuahua —, de ses côtes partent huit bras humains, dans son dos se dressent deux paires d'ailes de cygnes drapées de peau humaine, l'une de ses mains est une patte d'ours, l'autre possède dix doigts en cobras, ses jambes sont en corps de girafons et ses pieds emmitouflés dans des pantoufles en kodkods. Comble de l'horreur, il porte une chouette laineuse en guise de cache-sexe et un perroquet à tête de rat sur chaque épaule. »

— Le tapinos (Saison 1, épisode 6) : « mélange de tapir et de tamanoir albinos », le tapinos est un animal très laid bien que pacifique ; c'est une bête de compagnie ramenée d'Afrique du Sud dans des circonstances troubles. Cet animal à la santé fragile s'appelle en général « Kiki » ; il est de coutume de l'enterrer dans un tupperware isotherme. A notre

connaissance, son apparition dans l'épisode mentionné est la seule occurrence du tapinos dans l'histoire de la littérature mondiale (et c'est tant mieux).

### # « Clémence Picot » : l'anti-Amélie Poulain

La preuve qu'on peut revoir son opinion sur un auteur à la faveur d'un livre beaucoup plus réussi que les autres : je n'avais pas aimé les « Microfictions » de Régis Jauffret, « Lacrimosa » son dernier livre me paraissant légèrement obscène de par son sujet, je n'en ai lu que des extraits, et là je tombe sur « Clémence Picot », un roman publié en 1999 et je dois confesser que j'adore.

Clémence Picot est une vraie anti-Amélie Poulain<sup>1</sup>, bien qu'un peu plus âgée (elle a 30 ans, ce qui n'est pas un détail tant il est question d'horloge biologique). Elle est parisienne, infirmière, célibataire (très) endurcie, orpheline de ses deux parents, fille unique, n'a pas d'amis (hormis une certaine Christine, voisine du dessus, mère célibataire, sur laquelle elle fait une fixation malsaine, réceptacle de toute son affection et de toute sa haine), parle le moins possible à ses collègues, même son chien ne l'aime pas et il n'est pas évident que son vieil oncle qu'elle va voir tous les dimanches avec gâteaux et vin cuit soit heureux de la voir. Et alors, me direz-vous ? Et alors cette Clémence est folle et surtout, et c'est ça qui est drôle, elle est méchante. La majorité du roman (qui fait 400 pages bien tassé) est au conditionnel et ce n'est pas un hasard : Clémence pense et vit au conditionnel toutes les vies possibles et ce qui est triste (et drôle aussi parfois) c'est que ses vies rêvées sont encore plus médiocres (si cela est possible) que sa vraie vie.

A la vérité, je vous le dis tout à trac mes amis : Clémence Picot est une vraie sadique qui tente d'étouffer une malade tout à fait curable (elle n'a qu'une jambe dans le plâtre) qui laisse son chien enfermé dans la salle de bain mourir de faim après lui avoir fait manger ses excréments et son vomi, elle traumatise son oncle au point de provoquer son suicide par défenestration, elle humilie sa seule amie qu'elle sait alcoolique par des piques assassines, elle fantasme mille et une fin tragique pour cette amie et son fils (brûlés vifs, morts d'inanition, etc.). Bref, une vraie héroïne C.A.K.E. cette Clémence Picot, si seulement Jauffret pouvait à nouveau écrire ce genre de romans à l'avenir... Fan d'Anna Gavalda et autre littérature chamallow, collante et écœurante de bons sentiments : passez votre chemin, ce livre n'est pas pour vous. Il y a plein de passages tous plus atroces les uns que les autres mais il faut bien choisir alors en voici quelques-uns.

---

<sup>1</sup> Si vous n'avez pas lu la parodie C.A.K.E. « Le fabuleux destin d'Amélie Purin », jetez-vous dessus.

### Extraits :

« Elle espérait que la malnutrition contribuerait à l'affaiblir et à faire de lui un terrain propice au décès. Elle lui avait offert pour sa fête une anthologie de poètes morts par autolyse, et elle laissait traîner comme par mégarde son petit revolver sur la table du salon. (...) Elle découpait des articles de presse sur les suicides d'adolescents ou même d'enfants de son âge. Elle les affichait sur les murs de sa chambre. Elle avait soin d'installer un bol rempli de gélules à côté du petit revolver. Quand elle rentrait du ministère, elle l'obligeait à lire les coupures de journaux et à répéter les passages les plus noirs jusqu'à ce qu'il soit capable de les réciter. (...) Elle lui disait que la fille du pâtissier avec qui il jouait des années plus tôt s'était fracassé la tête d'un coup sec contre l'angle de la baignoire. (...) Elle n'admettait pas que ce gosse qu'elle avait produit puisse un jour la voir mourir et la narguer du haut de son espérance de vie encore longue. Elle voulait qu'il parte avant elle, elle était prête à tout pour lui survivre. A plusieurs reprises, elle m'a demandé de l'aider à exécuter le gosse et à lui raboter le visage afin de rendre impossible son identification.(...) Elle aurait accepté qu'on lui coupe un bras, une jambe, les quatre membres, à condition qu'on tue son enfant. »

« Il avait tant de haine pour sa mère, qu'il aurait voulu en avoir plusieurs pour profiter du plaisir de les tuer l'une après l'autre.(...) Il aurait voulu pénétrer dans sa chambre un matin, allumer brusquement l'électricité et lui tirer une rafale de fusil mitrailleur dont les impacts auraient produit de petites taches rondes et rouges sur les draps. Ensuite, il m'aurait appelée et nous aurions débité le corps de Christine en morceaux assez menus que nous aurions fait disparaître un à un dans les toilettes.»

« De la vie laborieuse qu'elle menait elle n'obtiendrait qu'un cercueil verni. »

« Il ne se vanterait pas de son crime, les enfants qui tuaient devaient se taire. Ils perpétraient dans l'ombre, à l'abri de leur physionomie de gamin sage. Ils se servaient de leur apparence anodine pour commettre des assassinats les plus audacieux. Ils n'hésitaient pas à se couler par le moindre vasistas, à ramper dans des courettes infâmes, à se hisser le long des tuyaux fréquentés par les araignées, à s'agripper à des cordes à linge pour traverser le vide et pénétrer dans les chambres où dormaient des vendeuses, des domestiques, des vieilles femmes, à s'approcher d'elles pour les étrangler avec un câble, ou leur tirer une balle dans la carotide. Ensuite, le gosse redescendait tranquillement par l'escalier de service. Personne ne se souviendrait jamais avoir vu un humain aussi petit et en apparence aussi impropre à

l'assassinat. Etienne était sûr que beaucoup d'enfants de son âge avait abordé le meurtre depuis longtemps. A l'heure où il était mollement installé sur son lit, des gosses de dix ans étaient en train de commettre leur dix-septième crime. Ils tuaient jusqu'à huit personnes pendant leur vacances d'été.»

**# A lire pour se préparer à l'épreuve de philo du bac : « Spinoza encule Hegel » de Jean-Bernard POUY (Canaille/Revolver)**

Non, ceci n'est pas un livre d'entretien croisé entre Luc Ferry et Raphaël Enthoven (sinon, vous vous doutez bien que j'en parlerai pas). Non, c'est un bon roman bien déjanté comme on les aime au C.A.K.E. Dans un futur proche (mais le texte est écrit en 79), dans une France post-apocalyptique, c'est le chaos et l'anarchie et Julius alias Spinoza, chef d'un groupuscule (le F.A.S.: fraction armée spinoziste) — qui en pince pour les bottes en lézard mauve d'un chef d'une autre tribu — veut faire la peau des hégéliens...et aussi des autres à l'occasion (y compris les féministes). Une épopée sauvage et sanglante, entre Mesrine, les pieds nickelés et "Easy rider" mais sur les routes de campagne de notre beau pays. Le premier roman de Pouy, écrit en 1979, est un plus un roman d'anticipation qu'un polar mais on y retrouve la gouaille, l'humour souvent noir, l'ancrage très à gauche de l'auteur du Poulpe.

Extraits :

« Nous avons attaché Momo sur sa moto, pantin grisâtre, car sa vie le quittait, personnage puissamment évocateur, car il voyait la mort et vivait avec elle. Une fois sanglé, il devenait également érotique, dans une sorte d'attirail sado-maso, prêt à l'acte, dans son aura de pulsion de mort. prêt pour le grand éclatement. Un peu de sang coulait sur la selle et, avec sa main, négligemment, Momo en tartinaient son réservoir. Le sang caillait sous la chaleur, et les résidus poisseux d'essence se mélangeaient au plasma en fusion. Ballard revenait en force, et ce n'était au fond que justice. »

« La majorité des femmes était partie se réfugier à la campagne pour assurer une vie plus calme et correcte aux marmots survivants. Se marginalisant un maximum, d'autres veillaient jalousement sur les enfants abandonnés par les mâles. Honte sur nous! Néanmoins quelques groupes de femmes avaient fait leur apparition, mais ne se mêlaient pas à nos petits jeux phalocrates. Certains hommes s'étaient frottés à ces féminités responsables et avaient vite compris que le néo-féminisme étaient armé jusqu'aux dents. Ces groupes avaient des noms bien aussi ridicules que les nôtres : Lesbos rouge, Utérus d'Acier, 28, Les deux moitiés du ciel, Tampax Aeternam.

« Après la mort de Jaja K., je fus cloué au lit par une sorte de léthargie puissante, n'ayant plus le goût de la course et du sang. J'ai passé deux semaines à essayer d'écrire des phrases rimbaldiennes. L'Ethiopie était autour de nous et il sembla urgent de parvenir à continuer l'œuvre du ringard de Charleville-Mézières. Mais je ne pus qu'aligner des tropes sans but ni loi, comme si notre temps morcelé me fractionnait la tête. »

« Je ne veux plus avoir à me trouver une couverture, un travail ou une occupation. Je ne veux plus quémander, je ne veux plus attendre des remerciements de fin de mois, de fin de carrière, de fin de vie. Etre con trois cent soixante jours par an et être remercié de l'avoir été. Je ne vais pas me mettre à rechercher des amis, en me foutant intérieurement de leurs poires, je ne vais pas charmer une compagne pour sentir sa peau et embrasser son corps, pour lui confier des peines que je n'aurai plus et des espoirs que je ne peux plus avoir. Je ne suis plus capable ni d'amour, ni de haine, ni de compassion, ni de regret. Je suis plat froid viscéral non disponible. »

### **# Les séries télé qui ont marqué le C.A.K.E.**

Je me rends soudain compte, horrifiée, que je ne vous ai jamais parlé de séries télé (à part « Earl »), c'est pourtant une influence essentielle du C.A.K.E. (que ce soit dans le fond, la forme, les personnages, les histoires, la narration ou les dialogues). Attention, on n'est pas pour autant des spécialistes théoriciens des séries (on laisse ça à d'autres) : la « mécanique » de séries n'est pas vraiment notre préoccupation première. On aime surtout les héros de séries iconoclastes, voire anti-héros (Dexter, House), les seconds rôles originaux et les univers frappadingues.

### **— Grégory House et Dexter Morgan : les deux héros du C.A.K.E.**

Comme vous vous en doutez peut-être si vous avez un peu lu nos nouvelles on est plus fan de « Docteur House » que de « Joséphine ange gardien », mais notre docteur préféré tant qu'on n'est pas malade est quasi ex aequo dans notre cœur avec Dexter le spécialiste de taches de sang qui travaille pour la police le jour et devient serial killer la nuit (mais attention, il ne tue pas des innocents, c'est le côté chiant de la série).

Concernant « Docteur House », on a aimé les trois premières saisons, avec une petite préférence pour la saison 2, surtout les épisodes avec l'ex-femme du bon docteur car Greg House excelle en réparties quand il tombe sur des femmes qui lui tiennent tête (Cuddy parfois,

son ex-femme avocate donc, mais aussi une naine dans un épisode). Par contre, on a été un peu déçu par la saison 4 (écourtée) qui commence avec le concept un peu lourdaud de télé réalité (House recrute sa nouvelle équipe en parodiant les méthodes des jeux télé) et qui finit avec la love story entre Amber alias « l'abominable garce » et Wilson le meilleur (et seul) ami de House. On nage alors en plein « Grey's anatomy », on a souvent l'impression de s'être trompé de série et on s'attend presque à voir débarquer docteur Mamour. Le pire est la fin de la saison, le dernier épisode noyé dans le pathos ressemblant beaucoup à la fin de la saisons 2, le meilleur épisode de la série dans lequel House, après s'être fait tiré dessus, est plongé dans un délire comateux. Dommage, espérons que la saison 5 nous rende le House qu'on aime : cynique, méchant, cruel, brillant et efficace quand il s'agit de poser un diagnostic.

« Dexter » a été une vraie révélation pour tous les membres de C.A.K.E. (sauf Ricoucou Flapi qui ne possède qu'une télé en noir et blanc et qui ne s'est pas encore mis au magnétoscope). Précisons quand même que la deuxième et surtout la troisième saison nous ont un peu déçu (pourquoi faut-il absolument que Dexter se marie et fasse un gosse à sa copine blondinette nunuche ? Trip typiquement américain, sans doute). Laissons de côté la mécanique des grosses (trop ?) machines que sont « Lost » (je mets tous mes doigts à couper qu'ils ne retomberont jamais sur leurs pattes à la fin de la saison 6) et « Heroes » (même si leur méchant, Sylar, n'est pas mal du tout mais sous-exploité) pour nous intéresser aux personnages secondaires dans les séries.

### — Des personnages secondaires de premier ordre

J'aime beaucoup Deb, la sœur de Dexter qui a le chic pour trouver ses mecs (un serial killer, son patron qui a trente ans de plus, un indic en danger...), jure comme une poissonnière et marche comme un cow-boy (elle a aussi un drôle de sourire légèrement de traviole qui fait son charme). Dans « Dexter » aussi, il y a Mazuka, un des experts en médecine légale qui est Chinois et qui n'arrête pas de faire des blagues de cul (comme tous les Chinois expert en médecine légale).

Dans « Six feet under », super série au demeurant, peu de personnages sortent du lot dans la famille de roux spécialistes de la mort (avec, ironie des séries, l'acteur qui jouait Dexter transformé en homo qui a du mal à faire son coming-out et qui est un brin psychorigide). Mais il y a un beau rôle de femme avec la copine (Brenda) de Nathaniel qui apparaît dès le premier épisode de la première saison : ils se rencontrent dans l'avion, discutent, puis s'envoient en l'air (si je puis dire) à l'aéroport. Mais cette relation destinée à être sans lendemain change de registre quand Nathaniel s'inquiète de ce qu'il ne voit pas son

père qui doit venir le chercher, il reçoit alors un appel de sa mère lui annonçant la mort de son père dans un accident de la route. Il n'a pas de véhicule et la fille lui propose de l'emmener à l'hôpital et leur relation devient beaucoup plus sérieuse : elle aussi a son franc-parler et on découvre qu'elle a été une enfant très surdouée objet d'étude pour les psys (en premier lieu ses parents), et qu'elle a une relation très spéciale avec son frère.

### — « **Twin peaks** » de **David Lynch et Mark Frost**

Dans des séries plus anciennes, mais non moins cultes, on aime beaucoup « Twin peaks » pour plein de raisons : le côté noir de l'Amérique, l'onirisme malsain, mais aussi les personnages. On préfère bien sûr les épisodes réalisés par David Lynch, et même ceux-là n'ont pas très bien vieillis — alors que le film « Fire walk with me » n'a pas pris une ride — il y a un côté très soap renforcé par la musique franchement atroce et le générique craignos.

Notre chouchou est le pleutre Andy Brennan, l'adjoint du shérif Truman sorte de Palardoux à la petite semaine, mais on aime bien aussi la secrétaire un peu idiote ou Leo Johnson, le routier impliqué dans le meurtre de Laura Palmer, surtout quand il est réduit à l'état de légume et que Shelly sa femme et son amant lycéen Bobby proposent de s'en occuper pour toucher l'argent des assurances. On adore aussi Nadine, la femme borgne (au bandeau sur l'œil) un brin hystéro, surtout quand elle fait une crise d'adolescence à retardement et veut que son mari l'inscrive au lycée (elle minaude et se trémousse tellement qu'on a envie de lui foutre de baffes). Sans oublier la « femme à la bûche » qui tient des propos pour le moins cryptiques. Et puis bien sûr, quelle femme n'est pas sensible au charme de Dale Cooper, l'homme au magnétophone toujours impeccable ? Pour les mecs, hormis la blonde Laura — qui est un peu morte quand même, ce qui peut refroidir les non nécrophiles — je suppose que la plus attirante est la brune Audrey, la fille du patron du bordel « Jack n'a qu'un œil ». Et puis l'apparition (dans la saison 2) de David Duchovny en femme — avant « X-Files » et bien avant « Californication » —, ça vaut son pesant de cacahuètes !!!

### — « **The Kingdom** » de **Lars Von Trier**

J'ai beau ne pas être fan de Lars Von Trier (j'avais détesté « Dancer in the dark », « Dogville » m'avait d'abord intrigué puis laissé au bord de la route vers la moitié, et « Antichrist » semble ridicule), j'adore la série « The Kingdom » qu'il avait réalisée pour la télé danoise en 1994. J'avais vu certains épisodes il y a quelques années quand la série passait sur Arte et je viens de revoir en D.V.D. l'intégrale (qui ne fait que 8 épisodes de plus d'une

heure chacun). Une série fantastique qui se passe dans un hôpital de Copenhague construit sur des marais (rien à voir avec une série médicale donc) : le fantôme d'une petite fille (le titre français est d'ailleurs « L'hôpital et ses fantômes ») mais aussi du vaudou (par le biais d'un voyage à Haïti que veut faire un des médecins), des références aux rituels francs-maçons, un ascenseur qui nous glace d'angoisse dès qu'on le voit (et on le voit souvent), une vieille médium, un chien fantôme, deux mongoliens (un garçon et une fille) qui philosophent en faisant la plonge (non, contrairement à ce qu'on pourrait penser ce n'est pas ridicule car tout en étant coupés de la vie de l'hôpital ils ressentent des choses qui s'y passent, en premier lieu les tentatives de contacts entre vivants et morts). Le personnage central est un chirurgien d'un certain âge qui débarque de Suède et qui ne porte dans son cœur ni ses collègues ni ses malades : une sorte de House venu du froid ? A chaque épisode, il lance un « Putain de Danois » quand il est seul. Les vues aériennes de l'hôpital créent un étrange sentiment de malaise sans qu'on comprenne bien pourquoi mais quand on revient ensuite à l'intérieur de l'hôpital, on a encore plus peur.

Bref, une série qui a très bien vieilli, qui fait flipper grave et qui parvient à éviter le glauque grâce à quelques traces d'humour (attention : danois, l'humour). En bonus, pendant chaque générique de fin, Lars lui-même vient nous commenter l'épisode avec son air pince sans rire et son nœud pap.

Introduction en pré-générique (le pré-générique est excellent : on y voit les marais de l'époque) : « Le grand Hôpital de Copenhague repose sur d'anciens marais qui servaient aux blanchisseurs. Ils y étendaient de grandes pièces de tissu. La vapeur qui s'en dégageait enveloppait le lieu d'un brouillard permanent. L'hôpital y fut bâti des siècles plus tard. Les blanchisseurs ont fait place aux docteurs, aux chercheurs, aux plus grands cerveaux et la technologie de pointe. Pour achever leur œuvre, ils l'ont nommé « Le Royaume ». Ignorance et superstition sont bannies à jamais du bastion de la science. L'arrogance et le mépris des forces spirituelles a peut-être trop duré. Car il semble que le froid et l'humidité soit revenus. Des signes de fatigue apparaissent au sein de cet édifice moderne. Aucun être vivant ne s'en doute encore mais les portes du Royaume s'ouvrent de nouveau ».

### — Ceux qu'on déteste

Il y a aussi les personnages de série qu'on déteste, le number one est Gideon, le chef dans les premières saisons « Esprits criminels », la série est nulle mais le pire c'est les citations pseudo philosophiques qu'il nous assène à chaque début et fin d'épisode ; seul truc à sauver dans cette série naze, les deux épisodes avec le tueur sadique Frank, joué par le même

mec qui (ironie de l'histoire) fait un agent du FBI dans la 2<sup>e</sup> saison de Dexter. Si on aimait beaucoup « Les experts » avec le charismatique et intéressant Gil Grissom (et le personnage de Sarah aussi), le double épisode réalisé par Tarantino et la machiavélique tueuse aux maquettes, on a franchement la gerbe dès qu'on voit David Caruso tripatouiller ses lunettes noires dans le générique ou la pub des « Experts Miami » : personne lui a dit qu'il avait juste l'air d'un gros ringard ? En plus, il est roux. Il y aurait bien d'autres acteurs à chier que nous souhaiterions dézinguer (déjà tous les acteurs de série française, ce qui fait pas mal de baltringues, vous en conviendrez) mais nous en resterons là afin de ne pas sombrer dans la plus complète vulgarité.

### **# L'univers élégamment loufoque de Wes Anderson**

J'ai déjà eu l'occasion de citer Wes Anderson à propos d'Edouard Baer il y a quelques semaines, mais j'ai envie de m'attarder un peu sur l'univers original et doucement foutraque de ce jeune réalisateur américain francophile. A quelques semaines d'intervalle, j'ai vu « A bord du Darjeeling limited » et « La vie aquatique », et il y a plusieurs années j'avais vu en salle « La famille Tenenbaum », comédie très noire et pince sans rire qui brossait le portrait d'une famille américaine type dans ses névroses. Je n'ai malheureusement pas encore eu l'occasion de voir « Rushmore ». Dans « La vie aquatique », il s'est à nouveau entouré d'Owen Wilson (le double du réalisateur ?) et de Anjelica Huston, mais aussi de Cate Blanchett en journaliste très enceinte, Willem Dafoe, Jeff Goldblum et surtout de Bill Murray (pour leur troisième film ensemble) en commandant Cousteau qui fume des pétards en draguant les jeunes femmes entre deux expéditions à la recherche d'animaux marins que l'homme n'a jamais approché (le redoutable requin-jaguar).

Le pitch ? Steve Zissou est un quinquagénaire célibataire et sans enfant, océanographe et documentariste, jadis célèbre et reconnu par le milieu scientifique mais désormais en légère perte de vitesse, voire objet de sarcasmes pour certains. Toutes ses expéditions sont filmées par un membre de l'équipe (ce qui provoque des scènes comiques : que faut-il filmer ? Quand faut-il éteindre la caméra ?). Il vient de perdre un homme de son équipe bouffé par un requin et s'apprête à repartir en mer avec sa fidèle équipe presque exclusivement masculine (tous équipés de bonnet rouge, slip de bain et flingue) et sa femme que d'aucuns disent être le cerveau de l'équipe (elle est aussi le porte-monnaie puisque certaines expéditions ont été financées grâce à l'argent de sa famille) à bord du Belafonte, un vieux bateau qui a fait la guerre 39-45. Mais l'expédition se complique quand sa femme déclare forfait et repart chez son ex, un banquier un brin efféminé qui est le rival de Zissou depuis le pensionnat où ils

étaient ensemble. D'autant qu'au même moment, un jeune militaire débarque et se prétend le fils du commandant et un de ses plus grand fan (il a gardé la bague de la fondation a laquelle il avait adhéré à l'âge de 12 ans). Pour couronner le tout, et finir de mettre du plomb dans l'aile au pauvre Zissou, une journaliste fouille-merde les accompagne et le moins qu'on puisse dire c'est qu'elle ne prend pas de pincettes et aborde de front les questions qui dérangent. Il embarque également sept stagiaires, des étudiants qui seront rémunérés en U.V, pour valider leur diplôme et qui ne seront jamais appelés par leurs prénoms ni même par leurs noms mais sous le vocable global de « stagiaire ». Où l'on croise aussi un chien à trois pattes, un hippocampe multicolore, des dauphins espions qui n'espionnent jamais ce qu'on voudrait, des méduses phosphorescentes, des crabes-berlingots et le majestueux requin-jaguar.

On pense parfois aux inventions visuelles bricolé de Michel Gondry (voir article suivant) dans la reconstitution des fonds marins, absolument pas réalistes mais très poétiques et enfantins : on ne croit pas une seconde que ce soit un vrai sous-marin, un vrai bateau, des vrais poissons, des vrais algues mais non seulement on s'en fiche mais c'est mille fois mieux comme ça (si on voulait du réalisme, on reverrait les vrais films du vrai Cousteau avec son vrai bonnet, que Poelvoorde surnommait « le clochard des mers » dans un épisode de M. Manatane). On apprend dans les bonus que cela est dû au « stop motion », c'est-à-dire à la technique image par image qui remonte au début du cinéma et qui donne un rendu très artisanal. Le charme réside aussi beaucoup dans le subtil décalage (savamment dosé) avec la réalité : les créatures marines qu'on voit dans le film n'existent pas mais elles ressemblent à celles qui existent. Ce film est un régal pour les yeux, avec toutes les scènes sous l'eau mais aussi celle où l'on voit le bateau en coupe qui est une des plus réussie au niveau visuel.

Plaisir des oreilles également : la musique a un rôle essentiel, baignant le film d'une ambiance douce, aquatique, presque amniotique. Elle est même littéralement incarnée : on voit le musicien faire une reprise à la guitare acoustique de « Life on Mars » de Bowie et s'enregistrer. Sous l'apparente légèreté et la loufoquerie évidente percent des thèmes plus graves qui semblent être au cœur des préoccupations de Wes Anderson : la filiation, l'entrée difficile et retardée dans l'âge adulte (surtout pour les hommes), la dépression, la tentation du suicide. Ce film tient une place à part dans la filmo d'Anderson ne serait-ce que parce qu'il y a travaillé pendant 4 ans et en rêvait depuis 14 ans. Le comique du film est à la fois un comique de situation (le burlesque, le côté théâtre) et un comique de dialogues dont voici quelques extraits.

Extraits :

Au tout début du film, déclaration de Zissou :

— Je vais me saouler la gueule et dans dix jours, je pars détruire le requin qui a tué mon ami : tous ceux qui veulent venir sont les bienvenus.

Zissou vient de retrouver son fils, ils sont au restaurant quand ils entendent des gens parler de lui dans son dos.

— Tu l'as vu récemment ? Il fait peur.

— Qu'est-ce qu'ils ont ces cons-là ? Ils parlent de moi ?

— Il a un petit anneau comme les gays. Un soir, ivre mort, il a dragué ma cousine de 15 ans. Elle était terrorisée. Qu'est-ce qu'il a ? Ses derniers films sont vraiment...

Là, ils se retournent et voient Zissou himself.

— C'est calme ici, ce soir. Tu entends le chant lointain des baleines chanteuses ? demande Zissou à son fils, le soir sur le pont.

— Merveilleux. Je me demande ce qu'elles se disent.

— Non, ça c'est la sirène d'une barge de déchets toxiques. Là, là, tu entends ? Ce sont elles.

La journaliste regagne sa cabine et surprend Zissou en train de fouiller dans ses affaires et de lire le brouillon de son article.

— La prochaine fois, je fermerai ma hummm de porte à clé, dit la journaliste.

— Pourquoi est-ce que vous dites pas de gros mots comme tout le monde ?

— Parce que j'essaye de perdre cette manie avant d'avoir mon putain de bébé.

— Ne pointez pas votre arme sur cet homme : c'est un stagiaire bénévole, dit Zissou aux pirates qui ont envahi la bateau et menacent tout le monde avec leurs armes.

— Nous sommes partis pour une mission suicide illégale menée par un égoïste mégalomane, dit la scripte quand Zissou ordonne de changer de trajectoire et d'aller dans des eaux non protégées.

— Tu vas m'écrire ? demande Ned, le fils de Zissou à la journaliste dont il est tombé amoureux.

— Oui, donne-moi ton adresse.

— A vrai dire, j'ai pris de l'avance : j'ai timbré et j'ai écrit mon adresse sur une cinquantaine d'enveloppes pour que ça soit plus facile pour toi.

— J'essaierai de m'en servir, répond poliment la journaliste.

— Chaque enveloppe contient trois feuilles blanches et... tiens voilà un stylo, dit-il en lui tendant son stylo.

— Cette pute en cloque nous a manipulés pour qu'on la baise, dit Zissou à son fils.

— Arrête, j'vais t'casser la gueule Steve.

Zissou donne un violent bourre-pif à son fils.

— Faut jamais dire « j'vais t'casser la gueule Steve » : il faut se marrer, rester naturel et là tu balances un pain.

— T'as ta méthode, moi j'ai la mienne.

— Attends, Ned, tu vas quand même pas

Et là le fils envoie un grand coup de poing en pleine tronche de son père.

— Comment ça se passe avec ton poisson-léopard ? lui demande son rival devant les journalistes qui les photographient.

— Requin-jaguar, corrige Zissou.

— Requin-jaguar : j'adore. Dis-moi, ça existe vraiment ?

— Je vais pas te raconter la fin du film.

### **# Dossier Woody Allen**

A l'occasion de la sortie en salle du 43<sup>e</sup> film de Woody, « Whatever works » que je viens d'aller voir au ciné, évoquons un peu le cas de ce réalisateur qui est à l'humour juif new-yorkais ce que les Monty Python sont à l'humour anglais : indispensables.

— « **Whatever works** »

Quelques mots du dernier donc que les critiques comparent un peu paresseusement à « Manhattan » : oui il y a un vieil intello (même si dans « Manhattan » Woody avait 40 ans et là le héros a passé les 60) qui rencontre une jeune, blonde et jolie fille très bête (plus ici que dans « Manhattan » il me semble bien). A part ça, ça n'a pas grand-chose à voir : pas de carte postale du Manhattan romantique ici mais plutôt un appart un peu délabré où vit Boris

Yellnikoff, le vieux célibataire divorcé qui a « failli avoir le Nobel de physique » et qui est atteint de T.O.C. (il doit se chanter « bon anniversaire » trois fois pendant qu'il se lave les mains). Et la fraîche jeune fille n'est pas si fraîche quand elle débarque devant chez lui, en quête d'un squat : c'est plutôt une clocharde un peu crade et très paumée. Elle lui demande asile pour la nuit, il finit par accepter par pitié. Lui, le misanthrope qui ne souhaite plus entendre parler d'amour et qui ne voit plus dans le sexe qu'une gymnastique ridicule, va finir par apprécier la compagnie quotidienne de cette jeune fille pleine de vie et finalement charmante malgré son inculture et leurs goûts différents (hip hop ou techno à fond pour elle, musique classique pour lui). Et de fil en aiguille, ils se marient, un peu par dépit, un peu par commodité, un peu pour lui faire plaisir à elle, plus que par amour il est vrai. Mais quand un jeune homme tombe amoureux d'elle, elle s'éloigne naturellement de son mari. Peu importe, rien n'est grave, en amour comme dans la vie il faut profiter des situations « tant que ça marche » et quand ça n'est plus le cas on change de partenaire sans rancune : tel est le message de ce film sans prétention, très léger, même s'il commence par un homme boiteux s'adressant à la caméra et expliquant qu'il a essayé de se suicider en sautant par la fenêtre.

L'acteur qui « remplace » Woody (Larry David) est excellent et possède un vrai talent comique qui a déjà fait ses preuves aux U.S.A où il a en particulier créé la série « Seinfeld » mais la jeune actrice (Evan Rachel Wood), certes jeune et fraîche m'a parue insipide au possible (mais à sa décharge, c'est peut-être le personnage qu'elle incarne qui veut ça). Par contre, Patricia Clarkson, l'actrice qui joue sa mère (et que je ne me souviens pas avoir vu dans d'autres films) est remarquable : c'est elle qui a le rôle fort du film et quand elle arrive dans le film il prend instantanément plus de relief et d'intérêt pour la pseudo-féministe que je suis. En effet, elle incarne une femme au foyer de l'Amérique profonde très coincée et très bigote qui a reporté ses ambitions sur sa fille en l'obligeant à faire des concours de beauté durant toute son enfance. Son mari l'a trompée avec sa meilleure amie et elle vient rechercher sa fille qui a fugué avec un certain retard : quand sa fille lui apprend qu'elle s'est mariée, elle se sent mal mais quand elle voit la tête du mari qui a l'âge d'être son grand-père, elle tombe dans les pommes. Mais c'est sa transformation express au contact du milieu artistique new-yorkais qui m'a le plus intéressée : elle devient une artiste féministe vivant avec deux hommes (dont un galeriste, ami du mari de sa fille qui l'incite à travailler sérieusement la photo alors qu'elle n'osait pas), apparemment très heureuse, changeant tout, de la garde-robe à la façon de parler, des valeurs aux habitudes de vie. Bien sûr, on peut regretter que la fin soit un peu cousue de fils blancs : chacun trouve sa chacune ou son chacun (le père de la fille revenant chercher sa femme et se découvrant une attirance pour les hommes) et pour le réveillon du

nouvel an tout le monde est en couple, y compris le vieux misanthrope qui lors d'un énième tentative de suicide a sauté par la fenêtre et a atterri sur une femme presque de son âge, exerçant le métier de médium. Bref, tout est bien qui finit bien et ça ce n'est pas tellement conforme à la réalité mais si la vie était un film de Woody Allen ça se saurait.

Bref, un bon Woody que je vous conseille : même si ce n'est pas le meilleur, il est bien mieux que les derniers sous influence (un peu trop ?) Scarlett (« Vicky Christina Barcelona », « Scoop » et « Match Point », tiercé dans le désordre).

### — Les meilleurs films de Woody

Les mauvaises langues disent que Woody Allen fait toujours le même film mais c'est faux : si un aspect de sa filmo est franchement potache — donc plus proche de l'esprit du C.A.K.E.— avec de films comme « Zelig », « Bananas », « Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le sexe sans jamais oser le demander » ou « Prends l'oseille et tire-toi », il a aussi une veine bergmanienne plus intimiste avec des films comme « Intérieurs » ou « Hannah et ses sœurs » par exemple. C'est surtout « La rose pourpre du Caire » et « Manhattan » qui sont considérés comme ses meilleurs films par les critiques. Personnellement, mon Woody préféré est certainement « Annie Hall » (franchement Diane Keaton restera toujours pour moi l'héroïne allenienne par excellence même si elle n'avait pas le sex-appeal de Scarlett Johansson). J'avoue modestement que je n'ai pas vu ses 43 films mais j'ai bien dû en voir la moitié depuis que je l'ai découvert il y a une bonne dizaine d'années : certains m'ont enchanté, d'autres m'ont déçu, d'autres encore m'ont fait passer un bon moment sans plus.

Les thèmes de Woody Allen sont un peu toujours les mêmes : l'amour (souvent impossible), le sexe (pas très satisfaisant), la peur de la mort (avec un nombre impressionnant de héros hypocondriaques joués par lui en général), le tout sur fond de bohème new-yorkaise, de jazz et de références littéraires, philosophiques et psychanalytiques saupoudré d'une bonne dose de névrose tempérée par un humour de bon aloi. Woody Allen : un comique pour intellos ? Pas si sûr. Et même si c'était vrai on serait bien con de boudier notre plaisir et de passer à côté de films bien écrits aux dialogues qui font mouche et aux personnages aussi attachants que complexes (quand les Français veulent faire pareil, il faut bien reconnaître que ça tombe à plat, Emmanuel Mouret en tête pour parler d'un nazebroque bien relou).

Si je devais vous conseiller un film, je citerai le plus étonnant et le plus fantaisiste : « Zelig » qui raconte l'histoire de Leonard Zelig, véritable phénomène scientifique évoluant dans l'Amérique des années 20 où, tel un caméléon, il devient semblable physiquement aux

gens qui l'entourent. Le film utilise des images d'archives et des effets spéciaux qui donnent un réalisme impressionnant. Au casting : Woody dans le rôle titre mais aussi Mia Farrow (l'autre actrice allenienne, excellente par exemple dans « Alice »).

Les extraits de dialogues de films suivants sont extraits d'un livre publié chez Plon « Le petit Woody Allen illustré », comme quoi y a pas que des mauvais livres chez Plon (je vous enjoins au passage à lire toutes affaires cessantes la nouvelle « Pétage de Plon » si ce n'est déjà fait).

Extraits :

— Dans « Woody et les robots »

Luna : Qui t'a appris la sexualité ?

Miles : Moi ? Ma mère. Quand j'étais tout gosse je lui ai demandé d'où venait les bébés. Et elle a cru que je disais les bérets. Elle m'a répondu du pays basque. Une semaine plus tard une dame du quartier a donné naissance à des triplés. J'ai cru qu'elle s'était offert un énorme voyage à Biarritz.

— Dans « Prends l'oseille et tire-toi »

Louise : Il est très déprimé. Je pense que s'il avait réussi comme criminel, il se sentirait mieux. Tu sais, il n'a jamais pu figurer sur la liste des dix truands les plus recherchés. C'est un vote très injuste. C'est qui tu sais.

Le narrateur : Même s'il ne figure pas sur la liste des dix, il a bel et bien gagné le prix du gangster de l'année, et on lui donne la parole à plein de déjeuners officiels et dans les universités.

— Dans « Tombe les filles et tais-toi »

Allan : C'est un joli Jackson Pollock, vous ne trouvez pas ?

La femme : Oui, en effet.

Allan : Il vous interpelle ?

La femme : Il réaffirme la négativité de l'univers. L'horrible vacuité solitaire de l'existence. Le néant. L'horrible situation de l'homme obligé de vivre dans une éternité stérile et dépourvue de Dieu comme une flamme minuscule qui danse dans un vide immense avec rien qu'une étendue de déchets, l'horreur et la dégradation qui forment une camisole de force sinistre et inutile dans un cosmos absurde de ténèbres.

Allan : Qu'est-ce que vous faites samedi soir ?

La femme : Je me suicide.

Allan : Et vendredi soir ?

— Dans « Annie Hall »

Alvy : Et j'adore ce que vous portez.

Annie : Ah vraiment ? Oh, eh bien, cette cravate est un cadeau de mamie Hall.

Alvy : Qui ? Mamie Hall ?

Annie : Ben oui, ma grand-mère !

Alvy : C'est pas possible, vous avez grandi dans un tableau de Norman Rockwell !

Annie : Oui, je sais.

Alvy : Votre mamie !

Annie : Je sais, ça fait un peu nunuche !

Alvy : Bon sang, ma mamie à moi...elle ne m'a jamais fait de cadeaux, vous savez. Elle était trop occupée à se faire violer par les cosaques.

— **Les recueils de nouvelles**

Woody Allen a aussi publié plusieurs recueils de nouvelles : « Destins tordus », « L'erreur est humaine », « Dieu, Shakespeare et moi », tous en poche.

« Prise de bec au procès Disney » (dans « L'erreur est humaine ») est une des nouvelles les plus drôles : on y assiste au témoignage de Mickey Mouse qui révèle l'envers du monde en apparence lisse et inoffensif de Disney et prouve à ceux qui en douteraient que la créature de dessin animé est un homme comme les autres.

Extrait :

L'avocat : Etiez-vous au courant qu'il existait une « relation privilégiée » entre M.Ovitz et Dingo ?

Le témoin : Je savais qu'à l'époque où M. Ovitz était agent, il avait courtisé Dingo et, si je me souviens bien ils avaient loué ensemble une maison à Aspen.

A : Est-ce qu'il y a un moment précis où ils se sont rapprochés ?

T : M. Ovitz a défendu Dingo quand il s'est fait arrêter à Malibu pour une histoire de dope.

A : Est-il vrai que Dingo avait un problème avec la drogue ?

T : Il était accro au Percodan.

A : Cela durait depuis combien de temps ?

T : Dingo était sous calmants à cause d'un dessin animé — une belle plantade. Il avait sauté de l'Empire State Building avec un parapluie en guise de parachute et il s'était fait mal au dos.

A : Et alors ?

T : M. Ovitz a pris l'initiative de faire admettre Dingo en cure de désintoxication au Betty Ford Center.

Je vais arrêter là mon modeste tour de l'œuvre de Woody en vous épargnant ses performances à la clarinette : je suis plus guitare électrique de toute façon.

### **# « Thank you for smoking » : un film qui fera rire même les non-fumeurs (comme moi) et les futurs cancéreux (comme vous)**

Pour son premier film, Jason Reitman — qui a réalisé par la suite « Juno », un film à la B.O. hautement recommandable soit dit en passant — a choisi d'adapter le roman de Christopher Buckley « Thank you for smoking ».

C' est un condensé d'humour politiquement incorrect qui évite tout manichéisme et où tout le monde en prend pour son grade : lobbyiste (le beau et arrogant Nick Taylor), homme politique (le sénateur qui lutte contre le tabagisme des jeunes est paradoxalement le méchant du film et n'a rien à envier au lobbyiste en matière de cynisme), journaliste aux dents longues (jouée par Katie Holmes, bien loin de la gamine de Dawson, elle n'hésite pas à coucher avec Nick — en même temps vu son physique, c'est pas un gros sacrifice — pour lui soutirer des infos sur l'oreiller pour mieux lui planter un couteau dans le dos et ruiner sa carrière par la publication de son article plus qu'à charge). Les dialogues sont excellents, les seconds rôles extra (B.R, l'ancien soldat reconverti dans le lobbying joué par J.K. Simmons, le patron de Peter Parker dans la trilogie Spiderman et surtout le nazi flippant dans l'excellente série Oz, Rob Lowe en producteur de cinéma, l'hilarant Adam Brody de « Newport Beach » dans le rôle de son assistant, Maria Bello en avocate de l'industrie de l'alcool, etc.) et il y a plein de petites inventions visuelles drôles (des logos qui s'affichent au-dessus de la tête des personnages par exemple).

Nick, champion de la rhétorique dans les tribunaux mais aussi sur les plateaux télé, ne s'est jamais trop posé de problème d'ordre moral mais son fils (il est divorcé et n'en a pas la garde) lui force à s'en poser entre une réunion de la brigade M.D.M (Marchands De Mort, soit le lobby de l'alcool, des cigarettes et des armes à feu) où chacun comptabilise « ses morts »,

un don de fric au cow-boy Marlboro en train de crever d'un cancer et un kidnapping dont il est victime ( les anti-tabac le torturent à coup de collage de patchs à la nicotine).

Mine de rien, un film qui fait aussi réfléchir sur le degré d'enfumage qu'on est prêt à supporter (à la fois du côté des lobbys et des politiques toujours prêts à interdire et à censurer) : la scène où on voit des photos de films classiques où les cigarettes de Dietrich et autres ont été remplacées par n'importe quoi (une tasse ridicule, une langue de belle-mère, des baguettes de batteur) n'est pas si éloignée de notre réalité (il y a quelques temps, une affiche de Monsieur Hulot de Tati pour une expo le montrait sans sa pipe mais avec un autre accessoire plus politiquement correct, ce qui est un putain de scandale, mais passons).

Extraits :

« Je gagne ma vie en représentant une organisation qui tue 1200 personnes par jour, 1200 êtres humains, ça veut dire deux 747 plein d'hommes, de femmes et d'enfants. Il y a Attila, Gengis Kahn et moi, Nick Taylor, le visage de la cigarette, le colonel Sanders de la nicotine. »

« Polly travaille au conseil de modération : elle boit depuis qu'elle a 14 ans et a rapidement développé une tolérance à l'alcool qu'on attribue généralement aux dockers irlandais. Grâce à elle, le pape a donné sa bénédiction au vin rouge. Bobby travaille pour Safety, la société pour la promotion des armes à feu et l'entraînement de jeunes. Après avoir vu les images des fusillades de Kent state, Bobby alors âgé de 17 ans s'engagea dans la garde nationale pour pouvoir lui aussi tirer sur des étudiants mais le recruteur était sorti déjeuner et Bobby se retrouva à dégommer des Panaméens à la place : c'était presque aussi bien que des étudiants sauf qu'eux ils ripostaient. »

Nick au téléphone avec son ex femme :

— Je pense que ce voyage peut être bénéfique pour Joey.

— Arrête ton baratin, s'il te plaît : vous n'y allez pas en touriste. Tu vas certainement l'emmener à un congrès sur le cancer où un type avec une boîte vocale électronique lui dira que son père est le Diable.

— Là, t'es injuste.

— Tu veux que je te rappelle la Virginie ?

— Quoi, la Virginie ?

— Tu l’as emmené dans une fabrique de cigarettes.

— Non, je l’ai emmené dans une ferme où on cultive du tabac, c’est pas pareil.

Le producteur appelle Nick pour parler du projet « Message du secteur 6 », un film de science-fiction avec Brad Pitt et Catherine Zeta-Jones (scénario et casting trouvés en cinq minutes par Nick et lui) :

— Pour Pitt qui fume, c’est 10 millions de dollars, pour le couple, c’est 25 millions.(...) Pitt et Zeta-Jones qui fument après avoir baisé dans leur bulle, ça peut vous faire vendre des cigarettes.

— A ce prix-là, ils peuvent pas se limiter à une clope : va falloir qu’ils en grillent. Est-ce que Pitt sait faire des ronds de fumée ?

— Je n’ai pas cette information.

— Pour 25 millions, on voudra des ronds de fumée.

— Autre chose : vous co-financez ce film avec le sultan du Gloutan.

— Le sultan du Gloutan ? Celui qui a massacré et réduit son peuple à l’esclavage ? Celui qu’on appelle le Hitler du Pacifique sud ?

— Je n’entrerais pas là-dedans : chaque fois que j’ai traité avec lui, il s’est montré sensible et raisonnable, il est drôle : vous l’aimerez.

Le sénateur engueule son conseiller après une émission télé où Nick a pris l’avantage malgré la présence d’un enfant cancéreux, apparemment trop guilleret :

— Où as-tu trouvé le gamin cancéreux ?

— Il avait l’autorisation du Conseil Pulmonaire.

— Saloperie d’association à but non lucratif. Un enfant cancéreux, il est désespéré, en fauteuil roulant, il a du mal à parler, il doit avoir un petit poisson rouge désespéré dans un sac en plastique.

B.R., le patron de Nick engueule son équipe :

— La consommation des ados se casse la gueule : on vend pas des tics-tacs, bordel, on vend des cigarettes : cool, abordable et qui rendent accro, le boulot est quasiment fait.

— Maintenant, celui qui fume dans un film est un psychopathe, ou un européen, dit Nick à ses collègues lors d’une réunion.

Dernière phrase du film prononcée par Nick, devenu prof de lobbying :

— Mickaël Jordan joue au basket, Charles Manson tue des gens, moi, je parle : chacun son talent.

### # « **Modèle déposé** » : l'unique et hilarant spectacle de Benoît Poelvoorde

Comme vous le savez, je suis fan de Poelvoorde (qui est parfait dans le dernier film de Podalydès « Bancs publics » en client du magasin de bricolage, malgré un chandail hideux) même s'il faut reconnaître qu'il n'a pas joué que dans des chefs-d'œuvre (disons qu'il n'a pas eu les rôles qu'il mérite). J'attire donc votre attention, chers compatriotes de la République du C.A.K.E., sur le D.V.D. de son spectacle de 1995 écrit avec Bruno Belvaux et Jean Lambert. Spectacle : le terme à son importance car on est bien loin ici des stand-up qui font florès ces temps-ci se contentant de faire tenir ensemble un ramassis de blaguounettes éculées (Arthur et consorts) et d'en assurer la promotion par un plan média du genre bulldozer. Il s'agit d'une vraie pièce de théâtre centrée sur le personnage de René Altrus, un chercheur, sorte de « Géo Trouvetout » des temps modernes (la Borne Major étant sa principale invention à ce jour) dont la compagne, Mélissa, vient de faire un tube (disque vendu à plus de 250 000 exemplaires en trois mois) et s'est barrée avec Mario, leur gentil voisin qui l'a poussée à faire carrière dans la musique.

Le spectacle se déroule dans un Café de la gare apparemment minuscule, le public mis à contribution (ils sont invités à venir sur scène, à lire à voix haute une liste de dépenses inconsidérées de Mélissa) joue le jeu à fond et Poelvoorde improvise à plusieurs reprises, même si on sent que la pièce est très écrite. Où l'on se rend compte (ce que Monsieur Manatane, toujours assis sur son fauteuil, a pu contribué à nous faire oublier) à quel point Poelvoorde c'est aussi un *corps* comique : René a tendance à s'emporter, à faire de grands gestes accompagnant ses longues tirades lyriques, il danse et chantonne sur la musique du juke-box — personnage à part entière —, on assiste à sa toilette derrière un paravent et il se retrouve même en slip et marcel blancs en train de mimer une adaptation hollywoodienne de la Bible. Et même si on n'est pas loin de croire comme René que « la vie ne fait pas de cadeaux », ce spectacle est une super bonne surprise et on se plaît à rêver de retrouver Benoît dans une telle forme dans le futur, sur scène ou au ciné (s'il a renoncé à ses projets de se reconverter en libraire).

Extraits :

« Qu'est-ce que c'est ça, mademoiselle ?

— Un tabouret.

— Non, ce n'est pas un simple tabouret : c'est un facteur d'humiliation, ça, mademoiselle. Oui, quand permettra-t-on aux hommes de petites tailles ou aux unijambistes de poser eux aussi leur coude sur le zinc et sans risque afin de dialoguer avec leurs camarades de boisson, hein ? Quand ? Je vous le demande. »

« Et dire qu'il y a des gens qui font l'amour quatre fois par jour : disons douze/treize minutes pour les préliminaires, treize/quatorze minutes pour l'acte en lui-même, 30 minutes pour la douche, multiplié par quatre : ça fait quatre heures. Mais comment font ces gens ? Ils vivent de quoi ? »

« Le cinéma, parlons-en : cette magnifique invention des frères Lumière, mise maintenant au service de la bêtise et de la haine. Il n'y a plus de grands et beaux films comme avant, privilégiant les valeurs humaines et la détermination dans l'effort...y en a plus hein ? Où sont-ils les films comme « Polly et le petit cheval » ? (...) « My left foot » : un témoignage extraordinaire que celui de cet homme qui, avec son unique pied gauche, révolutionne l'histoire de la peinture irlandaise, de la poésie irlandaise, de l'ivresse irlandaise. Ca c'était un grand film : un cerveau dans la chaussure ».

« Rain man : vous savez, c'est l'histoire de ce petit pompiste qui casse la baraque à Las Vegas en Chevrolet avec un nain autiste... Mademoiselle, allez demander à une mère de vous prêter son enfant autiste pour aller au casino... Vous n'allez pas rentrer plus riche que moi (rires appuyés), je connais personnellement des parents d'enfants autistes, soyons sérieux (air grave) il ne faut pas rire vous savez.»

« La futilité...les gens en abusent...les journalistes, y a plus de grands journalistes : où sont les Kessel, les Pulitzer, les forcenés de l'information ? (...) A présent, les journalistes ne sont plus que d'infâmes cafards se gavant de l'anecdotique crapuleux, les journalistes sont les acariens du monde moderne : ils se nourrissent de nos peaux mortes. Je n'aime pas le journalisme : le journalisme est à la science ce que le Portugal est à l'Europe, c'est une entité négligeable ! »

« J'étais devenu une loque madame, une véritable loque : j'ai même été jusqu'à donner des noms d'animaux à Mélissa : mon petit lapin, mon petit canard, mon petit poussin. Mais comment peut-on appeler celle qu'on aime « mon poussin » ? Un poussin, ça pue et ça mange sa merde, et puis ça grandit et ça devient une poule. Mais ça, « ma poule » on le dit pas : ça fait vulgaire. Non, pourquoi pas « petit porc » ou « petite truie » : c'est de la zoophilie. Non, Dieu merci, je me suis ressaisi. »

« Je ne suis pas inépuisable, j'ai dû faire un choix parce que des millions de gens s'intéressent à mes recherches...parce que baiser, baiser, baiser mais qu'est-ce que je répondrai au monde moi ? Désolé, j'étais là pour baiser avec une femme ? Le Japonais n'attendra pas que j'ai fini de grimper : le Japonais ne gaspille pas son quota de kilojoules, le Japonais est malin, le Japonais est rusé. »

Pour justifier que son invention est quelque peu encombrante :

« Faut savoir que le premier pacemaker pesait 29 kilos. »

### # Les meilleurs albums de rock depuis le début de l'année

A un peu plus de la mi-parcours, petit bilan de l'année rock dont vous trouverez des extraits dans la B.O. du C.A.K.E.

#### — **Dead weather, "Horehound"**

Un super groupe constitué de membres des White Stripes (dont l'inévitable Jack White), des Raconteurs et des Kills sur le papier ça faisait rêver et à l'écoute on n'est pas déçu avec cet album de bon rock qui tache où la chanteuse des Kills, bien loin de jouer la potiche de service, ne se contente pas de chanter — très bien par ailleurs — mais signe ou co-signa plusieurs titres.

#### — **Art brut, "Art Brut versus Satan"**

Dans ce troisième album, on retrouve ce qu'on aime chez Art Brut : des textes hilarants, la voix inimitable du chanteur et une musique qui fait bouger la tête et les jambes.

#### — **Sonic youth, "Eternal"**

Un très bon album des Sonic Youth qui renoue avec la fougue de leur début grâce à de très bonnes chansons et aux toujours superbes voix de Kim Gordon et de Thurston Moore.

#### — **P.J. Harvey, "A woman a man walked by"**

Je vous ai déjà parlé de cet album mais j'en remets une couche : l'Anglaise nous offre un des meilleurs albums de l'année, avec des chansons pleines de désir et de rage comme elle sait si bien les faire.

— **Peter Doherty, « Grace/Wasteland »**

Un excellent album de pop-folk aussi déglinguée qu'élégante de celui que tout le monde donnait un peu trop vite comme mort et qui pour cette échappée belle loin de son groupe a récupéré son « r » final. Toujours aussi romantique et désespéré dans les textes (exemple: « If you still alive when you're 25 should I kill you like you asked me to ? ») et léger, presque guilleret dans la musique. Je défie quiconque de ne pas fredonner « Arcady » toute la journée après l'avoir entendu le matin.

Et aussi : **Black Lips « 200 million thousand »** (souvenez-vous, je vous avais parlé il y a quelques mois de la chanson « Trapped in a basement » basée sur l'histoire de la fille de Josef Friztl), les Belges enragés de **Ghinzu** (même si c'est surtout Nicéphore Pétrolette, cofondateur du C.A.K.E., qui est fan, affirmant que c'est sans conteste leur meilleur album et le meilleur album de l'année tout court, sans discussion possible, d'ailleurs Nicéphore ne discute pas) et on attend impatiemment fin août pour écouter le troisième album des **Arctic Monkeys** (dont le leader avait fait un magnifique album en collaboration avec le leader des Rascals sous le nom de « The last shadow puppets » l'an dernier).

N'hésitez pas à nous faire partager vos découvertes musicales en nous envoyant vos commentaires car parfois j'ai l'impression de donner, de donner et de ne jamais rien recevoir...

### **# L'univers barré et terriblement attachant de Michel Gondry**

« Soyez sympas, rembobinez », « Eternal sunshine of the spotless mind », « La science des rêves », « Human nature » (quarté dans le désordre) : en 4 films, Gondry a conquis à la fois l'Amérique et le cœur des cinéphiles d'où qu'ils viennent avec un univers très personnel, mélange de poésie, de romantisme et de travaux manuels.

La mémoire est au centre de sa filmo : mémoire de l'humanité (« Human nature »), mémoire personnelle et affective (« Eternal sunshine of the spotless mind »), mémoire de cinéphile (« Soyez sympas, rembobinez »). Ses personnages masculins sont souvent de grands enfants atteints du syndrome de Peter Pan, inventant des machines à aller dans le futur d'une seconde (« La science des rêves »), adorant se déguiser pour refaire des remakes de films comme « Ghostbusters » (« Soyez sympas, rembobinez »), souffrant suite à une rupture amoureuse (« Eternal sunshine of the spotless mind »). Les femmes aussi sont des femmes-

enfants, artistes (Stéphanie dans « La science des rêves »), un peu ou beaucoup paumée (Clémentine dans « Eternal sunshine of the spotless mind »).

« Human nature », le premier film de Gondry en 2001, c'est d'abord l'originalité d'un scénario écrit par Charlie Kaufman (le scénariste de l'étonnant et hilarant « Dans la peau de John Malkovitch ») : un triangle amoureux entre Lila, jeune femme souffrant d'un système pileux très développé (Patricia Arquette), Nathan, un scientifique coincé cherchant à apprendre la politesse aux souris (Tim Robbins) et Puff, sorte de Tarzan moderne. Mine de rien, une réflexion sur ce qui différencie l'homme de l'animal, sur l'évolution de notre espèce, et sur la place des instincts dans nos sociétés aseptisées. Et toujours, une sorte d'univers parallèle au monde réel, tout en fantaisie et légèreté, bien loin du cinéma social naturaliste sordide, plombant et donneur de leçon (non, non, je ne citerai pas de nom).

« Eternal sunshine of the spotless mind » est un grand film d'amour qui plaira aux amateurs du genre (pas sûr qu'il y en ait parmi vous, lecteurs du C.A.K.E., c'est pas trop le genre de la maison mais bon...) mais c'est aussi un scénario très original qui questionne le thème de l'utilité de la mémoire, de l'oubli nécessaire, etc... En même temps c'est un grand film qui prouve les ambitions d'un réalisateur qui s'aventure presque dans le cinéma expérimental, avec des tonnes de trouvailles visuelles, notamment quand il s'agit de mettre le spectateur dans l'esprit de Joël (joué par un Jim Carey exceptionnel, bien loin du comique grimaçant auquel il nous avait habitué jadis). Et puis il y a Kirsten Dunst, ce qui est en soit une bonne raison de regarder le film si, contrairement à moi, vous êtes un mec (ou lesbienne).

« La science des rêves » nous emmène aussi dans le cerveau d'un jeune homme (joué par Gabriel Garcia Bernal), rêveur, artiste, amoureux de sa voisine (jouée par Charlotte Gainsbourg), un rien décalé par rapport au réel, notamment au monde de l'entreprise (son collègue lourdingue est interprété par un Chabat au top aux blagues complètement C.A.K.E.). Il crée sa propre télévision dont il est l'unique présentateur (devant une caméra en carton, précisons). Pour conquérir sa voisine, il s'immisce dans son univers imaginaire et poétique fait d'objets bricolés, d'animaux en tissus, de bateau en carton, etc...

« Soyez sympas, rembobinez », dernier film de Gondry, est un hommage au cinéma (avec une préférence pour les années 80) et à la musique (Fats Waller). Deux potes, Mike employé dans un vidéo-club que son patron lui a confié pendant quelques jours (Mos Def) et Jerry (Jack Black) rejouent des films dont les bandes vidéos ont été effacées accidentellement. Avec une fille pour jouer « la fille », ils se lancent donc dans la réalisation de films « suédés », c'est-à-dire fait par leurs soins avec les moyens du bord, qui se mettent à avoir un

grand succès auprès des clients qui délaissent les autres films pour ceux-là plus artisanaux mais aussi plus attachants et drôles.

### **# Enfin un film de zombies qui fout vraiment les chocottes : « REC » de Jaume Balaguero et Paco Plaza.**

Un petit film d'horreur (sorti en 2007) de deux réalisateurs espagnols qui rivalise avec « La nuit des morts-vivants » de Romero par sa sécheresse, sa concision et son minimalisme. Surtout un film de zombie qui fait vraiment peur, ce qui finalement est rarement le cas (beaucoup de films tournent à la farce ou à la parodie y compris ceux de Romero). Une jeune journaliste télé un peu casse-cou s'immerge pour une nuit dans une caserne de pompiers avec son caméraman quand ils sont appelés pour un accident mineur : une vieille dame en détresse chez elle. Ils se rendent dans son immeuble et il s'avère que la vieille dame est déjà transformée en zombie. Tout le reste du film se déroule ensuite en vase clos dans l'immeuble en question : on suppose que la « maladie » a été transmise par le chien d'une petite fille habitant là (quand elle est atteinte à son tour, la gamine fait autant peur que la vieille dame obèse et ce n'est pas peu dire). Les pompiers forcent les habitants à se regrouper dans le hall et essaient de soigner les blessés en attendant de pouvoir les évacuer sauf que l'armée les confine dans l'immeuble (scène angoissante où ils ne voient rien par la fenêtre, le bâtiment étant recouvert d'une sorte de bâche). C'est alors la panique, les présumés morts se relèvent et attaquent les vivants, la journaliste est la dernière à rester vivante et le film parvient à tenir la tension jusqu'au bout. J'ai vu pas mal de films d'horreurs et quelques-uns de zombies et celui-là sans verser dans le gore, le grotesque ou la parodie est franchement un des meilleurs.

### **# « Tideland » de Terry Gilliam : Alice au pays des horreurs**

Comme vous le savez, au C.A.K.E., on est fan des Monty Python (chaque membre a d'ailleurs prêté serment d'allégeance sous un mélèze en tenant dans la main droite un perroquet mort et dans la main gauche une noix de coco) mais on doit reconnaître que concernant la carrière post-Monty Python de ses différents membres, un seul s'en tire vraiment bien : Terry Gilliam, que ce soit avec l'étonnant « Brazil » ou son film impossible « Don Quichotte » (l'impossibilité à faire ce film transformant Gilliam en Don Quichotte du XXI<sup>e</sup> siècle).

Son dernier film, en 2006, est l'adaptation d'une nouvelle de Mitch Cullin intitulée « Tideland » (je ne peux rien en dire car je ne l'ai pas lue). Il y développe un univers visuel à mi-chemin entre ce qu'on connaît déjà de lui dans ses précédents films et les contes macabres

de Tim Burton. En effet, ce film est un conte pour adultes à déconseiller fermement aux moins de 12 ans bien qu' on y plonge dans l'univers mental d'une petite fille, version moderne d'Alice qui aurait grandi dans une Amérique destroy plutôt que dans l'Angleterre victorienne corsetée. Ici, l'heure du thé c'est l'heure du shoot : la gamine (incarnée par Jodelle Ferland, vue dans « Silent Hill ») prépare sa seringue à son père, un rockeur junkie (Jeff Bridges, excellent, on ne peut s'empêcher de penser au « Duc » Lebowski créé par les frères Coen dix ans plus tôt : c'est ce que Duc aurait pu devenir s'il avait mal tourné). La mère est un sosie de Courtney Love (impossible que le réalisateur et peut-être l'auteur du livre ne l'aient pas fait exprès tellement c'est frappant) qui planque ses tablettes de chocolat, demande à la gamine de lui masser les jambes et qui tantôt la repousse, tantôt lui demande affection et assistance. Bref, la petite Jeliza Rose, comme souvent dans ce genre de situation, est devenue la mère de ses parents, ce qui ne l'empêche pas d'être une petite fille gaie et pleine de vie, recherchant désespérément l'attention et l'amitié des autres. Au lieu de jouer avec son chat comme la vraie Alice, Jeliza-Rose parle à ses poupées qui ne sont que des têtes de vieilles poupées (dont une particulièrement laide) qu'elle met au bout de ses doigts pour leur donner vie. Elle se réfugie dans son monde imaginaire en lisant « Alice » de Lewis Carroll à son père, en rêvant de voyages merveilleux très loin de son quotidien sordide (mais c'est nous, les spectateurs adultes qui le voyant comme sordide, elle le voit comme son quotidien, c'est tout), en côtoyant le monde des lucioles (elle connaît chacune par son prénom). Quand la mère junkie meurt sur son lit (scène impressionnante où le père pour lui rendre hommage balance sur elle tout ce qu'elle aimait : cigarettes, chaussures, etc., avant de l'enrouler dans un drap et d'essayer d'y mettre le feu) le père et la fille quittent la maison et se rendent en car chez la grand-mère (la mère du père) morte depuis des années. Une fois sur place, le père ne tarde pas à mourir d'une O.D. dans son fauteuil : au bout de 30 minutes de film, Jeliza-Rose se retrouve donc orpheline et sans aucun adulte pour s'occuper d'elle, livrée à elle-même dans une vieille bicoque en pleine campagne, dans l'Amérique profonde. Il faut ici dire deux mots sur l'esthétique du film : ciel très bleu contrastant avec le doré des immenses champs de blé, maison qui paraît sorti d'un tableau de Hopper, vieil arbre tordu dans le plus pur style gothique, scène onirique où Jeliza-Rose tombe dans le terrier du lapin et parmi les objets flottant autour d'elle on distingue une seringue, autre scène où les têtes de poupées sont transformées en lucioles, etc.

Ses seuls voisins sont un frère et une sœur, qui vivent avec le cadavre de leur mère : charmant ! Dale, la sœur, à moitié aveugle, habillée tout en noir avec une sorte de voilette, a des allures de sorcière et le frère Dickens est un débile plus ou moins léger souffrant

d'épilepsie qui a eu une relation ambiguë avec la grand-mère de Jeliza-Rose (pour être clair, il semblerait que la vieille dame, sûrement pas si vieille puisqu'elle est morte avant la naissance de Jeliza Rose, prenait le gamin pour son petit ami). Et c'est en effet là un des aspects dérangeants du film : la relation entre un enfant et un adulte qui peut dérapier et devenir « coupable ». Quand Jeliza-Rose se prend à voir en Dickens son capitaine, son amoureux, on est très mal à l'aise devant le « couple » improbable et interdit formé par cette petite fille immensément seule et ce jeune homme au corps d'adulte, aux pulsions d'adulte mais au cerveau d'un enfant et on est très soulagé que cela s'arrête à temps.

Précisons que si le film flirte avec le glauque, il est sans cesse rattrapé par un humour noir fort appréciable : quand la gamine vit plusieurs jours dans la maison près du cadavre de son père mort sans comprendre qu'il est mort, on est mal à l'aise mais quand elle lui met une perruque blonde et du maquillage, on ne peut s'empêcher de sourire devant le grotesque de la situation, idem quand on entend le bourdonnement des mouches et qu'on la voit les éloigner d'une pichenette du cadavre de son père.

Une des meilleures scènes du film : quand Dale, qui a eu une histoire d'amour avec le père de Jeliza-Rose dont témoigne encore de nombreuses photos sur les murs de sa chambre, décide de redonner vie à son ancien amant. Elle lui ouvre l'abdomen, le « remet d'aplomb » enfin autant qu'on peut le faire avec un homme mort depuis plusieurs jours et l'installe en table avec son frère, Jeliza-Rose et elle leur sert un festin, persuadée que dorénavant la vie sera belle et qu'ils forment une vraie famille.

Bref, un très beau film (à ne pas voir en famille) sur l'enfance et le pouvoir de l'imagination, même (surtout ?) dans les pires situations, bien loin des mièvreries habituelles quand des réalisateurs bien intentionnés s'aventurent sur ce terrain glissant.